

# Le Samedi

VOL. VII.—No 40

MONTREAL, 7 MARS 1896

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

LA JOIE DE LA MAISON



Mademoiselle Pinson est déjà, croyez-moi, une petite femme bien raisonnable.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE ET SOCIALE  
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 7 MARS 1896

## INGÉNOSITÉ



Madame Taupin ne sachant ni patiner ni monter en bicyclette, son mari trouve le moyen, sans danger, de lui procurer tous ces plaisirs.

## Pensées Philosophiques

Avec toute sa poésie, Virgile n'est que la lune d'Homère.

VICTOR HUGO.

Les intérêts soutiennent les principes tant qu'ils en vivent.

G.-M. VALTOUR.

Pour que le pauvre soit digne de l'aumône, il suffit de sa pauvreté.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Il n'y a d'autre avarice permise que celle du temps. — LE ROI STANISLAS.

Il ne suffit pas de ne pas faire de mal, il faut faire tout le bien qu'on peut.

On peut partir d'en bas et descendre toujours ; on peut partir d'en haut et monter toujours. — RIVAROL.

Plus je vois décroître le nombre de mes amis, plus je deviens sensible au peu qui m'en reste. — RACINE.

Bâtir est la plus innocente, mais non la moins dangereuse des passions du parvenu. — UN ARCHITECTE.

Le vieillard ne se fait pas moins d'illusions sur le passé que le jeune homme sur l'avenir. — G. M. VALTOUR.

Le droit et le devoir sont comme deux palmiers, qui ne portent point de fruits s'ils ne croissent à côté l'un de l'autre. — LAMENNAIS.

Tout luxe nouveau est bientôt, dans notre vie, une nécessité de plus, aussi tyrannique que nos plus anciens besoins. — G.-M. VALTOUR.

Les recherches de la science ont ce privilège que, plus elles sont désintéressées, mieux elles servent les intérêts de l'humanité. — BERTHELOT.

L'homme qui joue sa vie pour venger une injure n'a que du courage ; pour pardonner il faut une vertu plus haute : l'abnégation. — G. SAND.

## ON N'A RIEN SANS PEINE

La visiteuse. — Ta mère, Ernest, a acheté de bien beaux meubles ?  
Ernest. — Oui, madame, mais l'ennui c'est que le collecteur vient tous les lundis en réclamer le montant.

## APRÈS LE CONCOURS

Celui qui a été primé. — A la bonne heure ! Voilà c'que j'appelle un jury. Parlez-moi d'être jugé par des gens complétents.

Celui qui n'a rien décroché. — N'en v'là des injustices ! N'en v'là des infamies ! On appelle ça un jury !... des gens qui n'y connaissent rien en tout !...

## BONNES AMIES

Mademoiselle Pasjeune (en badinant). — Je suis de beaucoup plus vieille que vous le croyez.

Mademoiselle Caustique. — J'en doute fort, ma chère.

## UN MOYEN ÉCONOMIQUE DE SE CHAUFFER EN HIVER

Vous prenez une bûche... et la montez... au dernier étage de la maison que vous habitez ; vous la faites rouler du haut en bas... vous remon- tez ensuite les cinq étages avec la bûche sur votre épaule... Au bout d'une dizaine de fois que vous avez répété cet exercice, vous êtes tout à fait réchauffé !

## FATAL OUBLI

— Fichtre, j'ai oublié mon portefeuille sous mon oreiller.

— Oh, bien, ta fille de chambre est honnête, j'espère ?

— C'est là qu'est le malheur. Elle va le remettre à ma femme.

## CANDEUR COMMERCIALE

Lu dans une vitrine, où l'on annonçait des chemises à bon marché :  
"Elles ne dureront pas longtemps à ces prix."

## NOS DOMESTIQUES

La dame. — Je vous l'ai déjà dit, Victoire, je ne veux pas que vous receviez votre amoureux dans la cuisine !

Victoire. — Ben, alors... que madame me prête le salon !

Il est rare que le malheur vous attire des amis, mais lorsque cela arrive on les voit toujours se regarder et vous dire : "Je vous l'avais bien dit."

## SUIVEZ LES CONSEILS PATERNELS



La mère. — Voyons, Louis, sois donc gentil. Pourquoi ne donnes-tu pas la moitié de ta pomme à ton petit frère ?

Louis. — Pense pas, maman ! Papa y dit tout le temps de n' jamais faire les choses à moitié.



## Echos des Modes Parisiennes

Paris, 18 février 1896.

Parlons aujourd'hui, chères lectrices, des chapeaux qui continuent à être, malgré tout ce qu'on a pu dire et faire, ce qu'ils sont, c'est-à-dire énormes, et cependant pour une observatrice, leur allure semble se modifier quelque peu.

Les premiers chapeaux Louis XVI étaient lourds, surchargés, massifs, si vous voulez, tandis que les formes actuelles ont des nœuds plus légers, des fouillis de tulle, couvrant d'autres fouillis également de tulle, des petits tuyautés bien mignons, bordant l'éternel ruban, et lui donnant un aspect jeunet, sentant le renouveau. A côté de cela, le velours a fait place au fleurs, les panaches semblent plus légers, et tandis que le chapeau de l'entrée de l'hiver était l'enfance de l'art, on sent bien que le goût s'est mêlé à l'engouement et qu'il y a vraiment de nombreuses ressources dans cette reprise du passé.

D'ailleurs, tout magasin se piquant de suivre le courant de la mode, a, à sa devanture, beaucoup de bibelots et d'objets de cette époque, fertile surtout sous le rapport artistique.

Ce qui fait pièce au grand chapeau, c'est le turban, qui a bien son charme sans avoir autant de prétention. Le turban consiste en un drapé de velours avec fond mou, brodé de paillettes, et d'une teinte claire pendant que le drapé est uniforme. L'aigrette, nous nous hâtons de le dire, est l'ornement de première nécessité du turban on de la toque. Elle se place de préférence à gauche et se fait d'une seule ou de deux teintes.

Pour le printemps, la fleur semble devoir dominer : on voit des capotes faites de violettes et de roses, de feuillage et de violettes doubles, giroflées, etc.

Ce qui domine, cependant, c'est le clinquant ; le tulle brodé de petites paillettes fines comme les lentilles à la reine, les boucles artistiques où le strass tient le premier rôle, à côté de perles noires de fabrication parisienne et de pierres précieuses en verroterie.

On dirait que nous avons besoin, pour plaire, de tout un arsenal d'oripeaux. C'est une griserie de couleurs, une débauche de choses éblouissantes, un trompe-l'œil incroyable, depuis l'enflure de nos jupes et de nos manches, depuis la richesse de nos costumes scintillants, depuis l'envergure démesurée de nos chapeaux.

Nous voulons que la mode reste splendide, qu'elle ne ménage ni l'étoffe, ni les garnitures, ni le total de la note de la couturière.

En définitive, lorsqu'on songe au temps que les pauvres ouvrières emploient à broder ce que nous considérons comme un simple galon, enfin, que nous avons payé et que nous n'estimons que parce qu'il ne ressemble pas à ceux que nous voyons tous les jours, on doit se trouver heureux de faire, malgré un grand luxe, un peu de philanthropie.

Ce luxe tant décrié donne du pain aux ouvrières, un pain honnête, gagné ardemment, mais bien gagné.

Est-ce en vue du carême que les costumes de rue qu'on édite dans le moment affectent une simplicité de style telle que le genre tailleur en est dépassé ? Certes on ne pouvait pas lui reprocher de céder à la fantaisie, car s'il pêche par un excès, c'est en outrant cette simplicité d'une manière très sensible, et en faisant de nos costumes une copie qui les rapproche de la mode masculine, chose qui n'a rien de gracieux.

Le mérite de la femme, son plus grand charme, étant d'être femme dans ses toilettes comme dans ses habitudes, y toucher, c'est lui enlever toute poésie.

Cette critique n'implique pas le costume tailleur dans sa forme pratique et correcte, lorsqu'elle n'exagère rien. La jupe bordée de piqûres, la petite veste ouverte sur une chemisette en mousseline de soie ou en surah, ou la jaquette aux devants droits fermés sous des brandebourgs avec olives, forment un ensemble aussi simple que seyant ; mais je m'insurge contre l'introduction des modes anglaises dans nos costumes : ce besoin d'originalité qui les distingue et qui leur fait préférer, au chiffonnage gracieux de nos chemisettes, le plastron plat et le col d'homme rabattu sur une étroite cravate en soie noire, qu'accompagne même parfois le petit chapeau de feutre mou ou en cheviotte, simplement jarreté d'un ruban, trouvent à mon gré trop d'imitateurs, et je voudrais que nos femmes françaises n'abdiquassent rien de l'élégance et du goût qui font leur réputation dans le monde entier.

Malgré l'hiver relativement doux que nous avons en France, le triomphe de la fourrure suit son cours, et les plus riches pelleteries ornent à profusion les costumes. Dans ceux que recherchent les femmes élégantes, je citerai une robe en velours damier ; la jupe, formant godets, à la corsage-blaise en zibeline agrafée derrière, avec petites basques découpées en languettes. Manches amples en velours damier, col et ceinture drapés en velours vert. Capote de velours vert, avec coquillé de dentelle blanche, roses en velours rubis posées en cache-peigne et queues de martre en aigrette.

Avec cette toilette, j'en ai vu une en drap gros bleu. Le bas de la jupe,

est cerclé par une bande de zibeline. Corsage-veste à intérieur de zibeline, avec tour de cou fermé par une petite tête empaillée.

Le collet, grâce à nos manches de plus en plus amples, poursuit son succès et il s'en fait chaque jour des modèles d'une élégance extrême où la fantaisie entre pour une bonne part. Je viens d'en admirer un, pour jeune femme, d'un genre pas banal du tout. Ce collet, en velours vert Empire, est souligné de sept rangs de renard bleu, posés par bandes de deux pouces à distances égales, alternant velours et fourrure. Le col est formé d'une grosse ruche tuyautée en velours, doublée à l'intérieur de zibeline.

Un autre est en drap bleu Edison, tout brodé de soutache et de ganses noires. Des bandes d'astrakan ornent les devants, et le col Médicis doublé d'astrakan est brodé dessus.

Le jais est toujours en faveur ; on fait avec ces perles brillantes des cols qui donnent à la toilette un air de recherche et d'élégance. On brode sur le velours de beaux dessins du jais ; c'est absolument semblable aux broderies de mohair, de soutache avec des perles, au lieu du fin cordonnet



PETIT TAPIS AVEC BRODERIE EN RELIEF

Ce tapis, fait en drap mastic clair, ayant deux pieds carrés, découpé en courbes dentelées, est orné d'une broderie en relief ; on le double en soie légère de nuance claire. Les grandes fleurs de la broderie sont exécutées avec des lacets de laine à courbes, blancs et roses nuancés ayant un tiers de pouce de largeur ; les petites fleurs avec des lacets ayant une ligne de largeur ; pour chaque pétale à l'intérieur des fleurs, on réduit 2 courbes par un point. Au milieu des grandes fleurs ayant deux pouces  $\frac{1}{2}$ , se trouve un anneau de carton ayant environ 1 pouce, brodé avec des points de différentes longueurs, faits sur le bord intérieur du lacet, avec de la soie rose clair et rose foncé, chenillé vert-de-gris et brun bronze. Le calice de ces fleurs est formé par un bouton de verre, cousu avec des points transversaux en soie jaune et encadré avec de la chenille vert foncé ; les petites fleurs entre les feuilles isolées sont brodées avec des points transversaux en fils d'or terminés par des points noués ; on les orne au milieu avec un point noué en chenille jaune bronze de différentes nuances. Les tiges des fleurs et les calices des boutons également faits en lacets, sont exécutés partie avec de la ganse de soie vert-de-gris, partie avec de la même ganse brune au point de cordonnet ; les feuillages sont faits au passé avec des soies de différentes teintes vertes : on les garnit de points de cordonnet brun foncé.

VICOMTESSE D'AULNAY.

### Une Recette par Semaine

Madame Cl... (Valois).—Vous me demandez, chère madame, une recette pour un bon cirage, en voici une que je vous adresse et qui, j'en suis persuadée, vous satisfera.

Ce produit, se fabrique de la façon suivante :

- 2 pintes d'eau ;
- 4 onces de gomme-laque en feuille ;
- 1  $\frac{1}{2}$  once de borax.

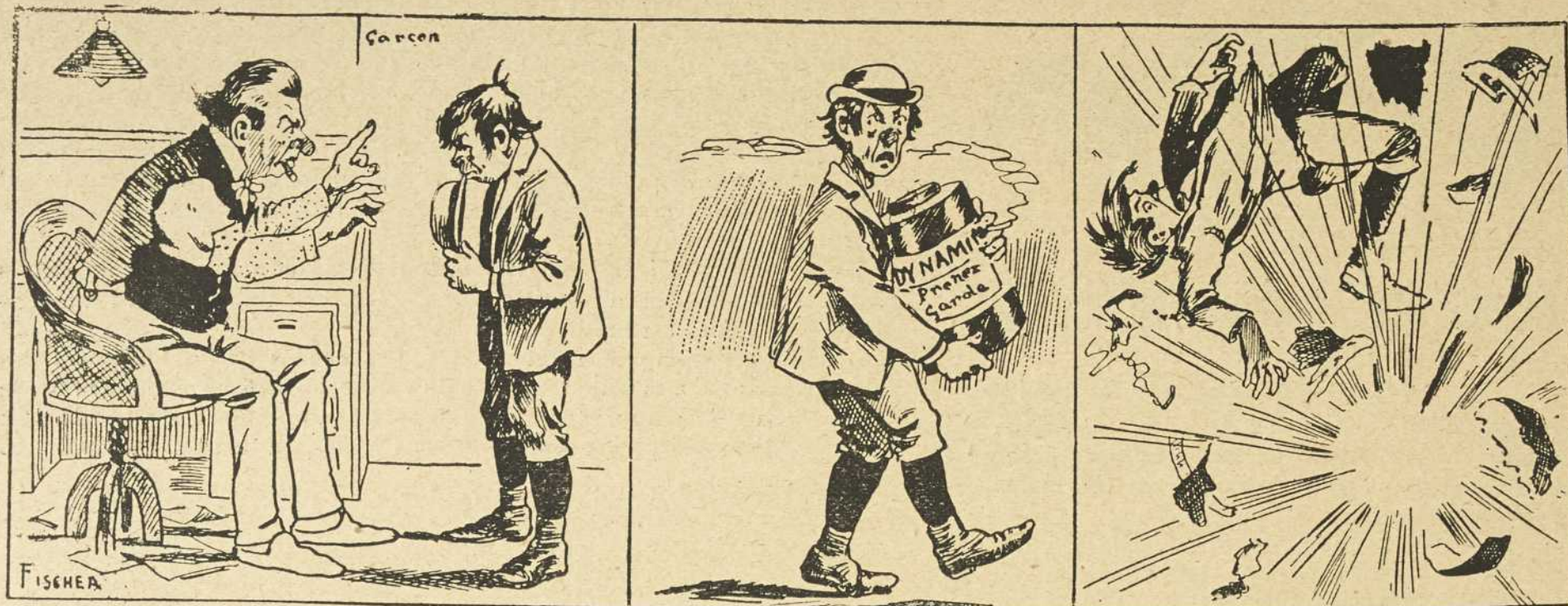
On chauffe doucement en ayant soin de remuer très souvent.

Quand la gomme-laque est complètement dissoute, on ajoute au mélange, pour lui donner la teinte voulue,  $\frac{1}{2}$  once de noir à l'eau (nigrosine), ou fuchsine noire à l'eau. On obtient ainsi la brillantine, qui pourra être utilisée pour cirer les chaussures ou harnais en cuir noir.

Pour obtenir la brillantine jaune, on ajoute 1  $\frac{1}{5}$  d'once de fuchsine jaune à l'eau. Il faut avoir soin, lorsqu'on met la fuchsine, de remuer constamment le mélange et de ne jamais y ajouter d'eau pendant qu'il est chaud, l'addition d'eau ayant pour effet de produire la dissolution de la gomme-laque.

B. DE S.

## TROP DE PRÉCIPITATION



I  
Le patron.—Pourquoi n'est tu pas accouru au premier coup de cloche ?

Le petit garçon.—Je portais un paquet, m'sieu, et...  
Le patron.—Je me moque pas mal de ton paquet, dorénavant, lorsque tu entendra cette cloche, tu lâchera tout pour accourir ici.

Le petit garçon.—Oui, m'sieu.

II  
Le petit garçon (une heure plus tard).  
—Encore cette cloche de malheur,....  
Lâchons tout et filons.

III  
Mais il fila d'une manière imprévue.

## SOUVENIR D'AMOUR

(Pour le SAMEDI)

Quand Louis d'Hornoy, enseigne de vaisseau, perdit sa femme, son désespoir fut immense. Il avait à peine eu le temps de connaître la chère adorée et de jouir de son bonheur ; car ils n'étaient unis que depuis un mois et faisaient leur voyage de noce en Italie.

Il l'avait séduite par son élégance et par la façon langoureuse dont il chantait, d'une belle voix de baryton, cette romance d'amour de *Brises des nuits* :

Envole-toi vers cette femme  
Avec mon cœur, avec mon âme,

si adaptée à la situation. Et il s'était marié sans avoir beaucoup réfléchi : car c'est elle qui l'avait choisi, voulu et exigé malgré son tuteur.

Pauvre tuteur ! Il n'avait pas eu le temps "de se retourner," comme il disait, et sa pupille s'appelait Mme d'Hornoy. Il se consola en voyant le brillant concours d'officiers qui accompagnèrent les jeunes époux à l'autel.

Ils partirent pour l'Italie. Ce fut pour tous deux un enchantement.

Ils avaient à peu près terminé leur excursion dans le pays

"Où fleurit l'oranger"

lorsque, à la suite d'une promenade imprudente, un soir de temps humide, Mme d'Hornoy, assez délicate, tomba brusquement malade. Malgré les soins de son mari et de célèbres médecins d'Italie, Mme d'Hornoy était mourante. Elle eut le courage de consoler son mari.

—Ce n'était pas possible, vois tu, d'être si heureux et de vivre toujours... J'ai tant de bonheur à t'aimer !... et comme nous chantions :

" Mon âme a conservé les mêmes sentiments  
" De nos amours des premiers temps."

Mais ne pleure pas, je ne veux pas partir avec la vision de ta figure si triste.

Elle souleva son bras avec peine et lui retroussa sa moustache qu'il ne soignait plus.

—Je veux que tu aies ton air brave... Je t'ai bien aimé va ! Tu verras, une surprise t'attends quand tu retournera en France... Et si tu voulais m'en faire une à moi ? J'ai peur de cette méchante mort qui vous détruit pendant tant d'années... Dis, voudrais tu faire de moi un peu de poussière, pour que tu puisses m'emporter avec toi ?... Je tiendrais si peu de place... Je ne te gênerais pas... Je ne t'empêcherais pas de travailler... tu jetterais quelquefois les yeux sur moi, tu ne m'oublieras pas tout à fait...

\*\*

Lorsque d'Hornoy rentra en France, il était méconnaissable. Son épaisse chevelure noire avait blanchi. Ses yeux avaient perdu leur éclat et étaient entourés d'un cercle noir, ses joues creuses et il marchait tout voûté.

Il ne ramenait pas le corps de sa femme, elle avait demandé, assurément, que son corps ne quittât pas l'Italie, et il avait respecté sa volonté. Elle reposait dans le Campo-Santo de Milan.

Au service funèbre qu'il fit célébrer, il excita la pitié de tous les assistants, même celle du tuteur de sa femme qui, cependant était furieux depuis que son notaire lui avait appris qu'avant de partir pour l'Italie, Mme d'Hornoy avait secrètement fait son testament en faveur de son mari.

—Du courage, morbleu ! dit son commandant à d'Hornoy.

—Sois donc un homme ! lui disaient ses camarades.

Après la cérémonie, il ne permit à personne de l'accompagner dans le petit hôtel qui attendait les deux époux, et où il revenait seul vivant. Il

repoussa même le tuteur qui tenait à lui donner des détails sur son héritage. Il ne voulait pas de témoins à sa douleur. Son ordonnance suffisait pour l'aider à débarrasser la boîte qu'il avait apportée lui-même depuis Milan, une jolie boîte en cuir, dans laquelle était enfermée une urne en malachite d'un dessin délicat.

—C'est un nouveau sac de voyage ? demandel'ordonnance.

—Imbécile.

Il ouvrit la boîte et en retira l'urne.

—S'il t'arrivait jamais d'y toucher !

—Mon capitaine peut être tranquille... C'est un souvenir de sa femme ?

—Oui... un souvenir...

Il renvoya son ordonnance, puis contempla longuement cette urne qui contenait les restes de sa femme. Il n'avait voulu dire son secret à personne. Et il pleura tout seul devant celle qui n'était plus.

Il plaça l'urne sur la cheminée de sa chambre. Il la verrait ainsi en s'endormant et en s'éveillant.

Peu de jours après, il reprenait son service et l'accomplissait très exactement. Les camarades essayèrent de l'entraîner, il résista ; il rentra chez lui et vivait avec le souvenir de l'adorée.

La morte tenait sa promesse : elle n'était pas gênante.

Mais peu à peu d'Hornoy changea, son service fut moins régulier, il ne parlait plus, puis il dut démissionner. Il se renferma chez lui et n'en sortit plus.

Il devint d'une maigreur extrême, livide, enfin il n'y eut plus d'espoir ; il se mourait. La morte lui manquait, en mourant elle avait emporté son cœur.

Un jour son ordonnance le trouva mort près de la cheminée ou, dans un suprême effort, il s'était traîné pour dire un dernier adieu au reste de la petite brune qu'il avait tant aimée.

Il fut enterré avec son secret, l'on vendit le petit hôtel qui lui appartenait. L'urne se trouva rester avec divers objets au nouveau propriétaire.

Il la trouva jolie mais pleine de poussière. Par la fenêtre il jeta cette poussière qui s'envola au vent sur le parterre du jardin.

Quelques mois après, au commencement des beaux jours, sur ce parterre il poussa une jolie fleur, fraîche et dont la corolle s'ouvrait comme une bouche de jeune fille.

Près de la fleur, il poussa un cyprès, et l'on vit souvent, quand le vent soufflait, la fleur et le cyprès s'agiter, se rapprocher comme s'ils eussent voulu s'embrasser.

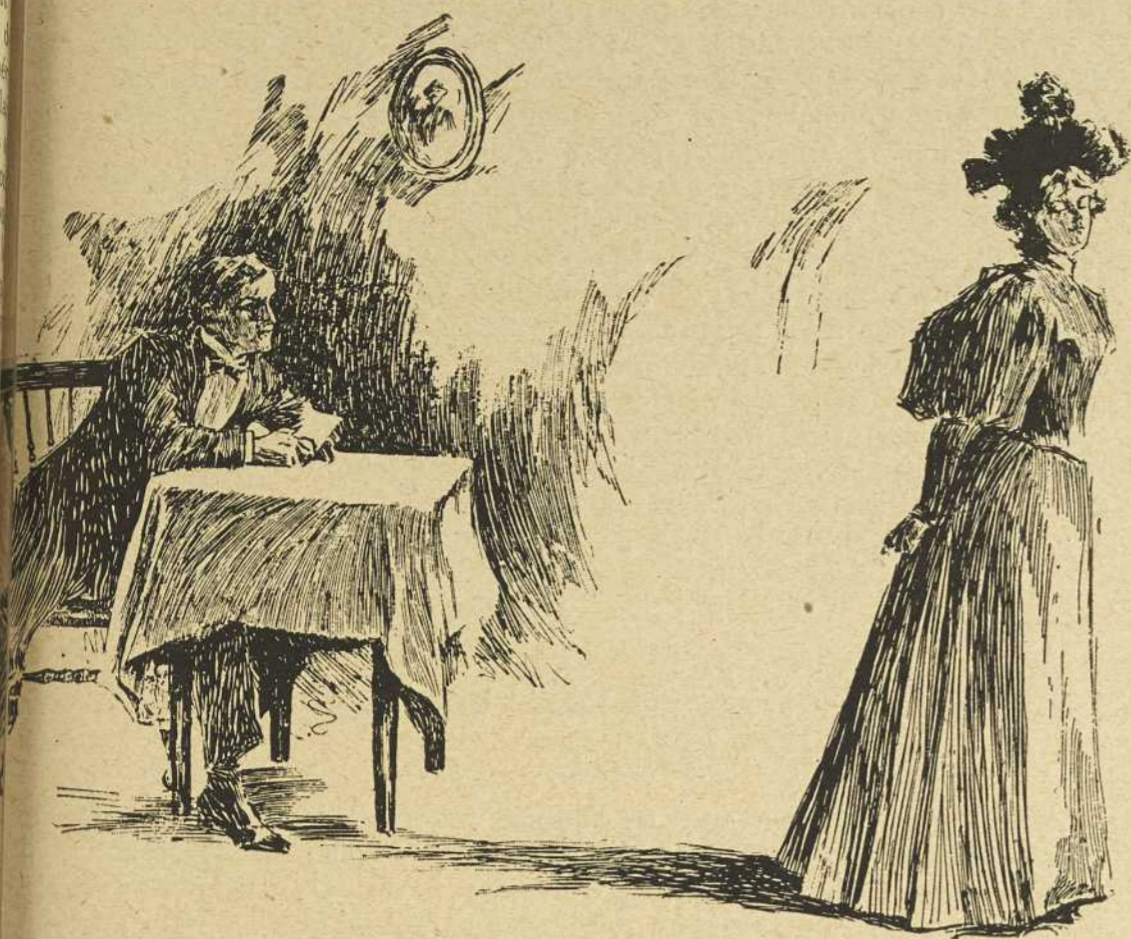
A. LECOMTE DU NOUY.

## DEVINETTE



—Sauvons-nous ! Sauvons-nous ! voilà la mère Giraud qui accourt avec un bâton.  
—Où donc ?

AU FIGURÉ



Madame.—Alors, tu trouves que mon chapeau est trop haut ?  
Monsieur.—Oui, ma chère, de dix dollars au moins.

Usages du Monde

LE MENU

A Paris, le menu est plutôt délicat et varié qu'abondant ; dans la campagne, en province, c'est le contraire, mais tout dépend, le plus souvent, des ressources que présente le lieu où l'on se trouve.

Le poisson est de rigueur dans un dîner un peu cérémonieux. S'il est de belle taille, on le sert sur un plat, dont les bords sont couverts des fleurs de la saison ; il est toujours accompagné de deux sauces différentes afin de satisfaire à tous les goûts. Les entrées sont composées à l'aide des viandes de boucherie, volailles et gibiers à plume ou à poil. Le rôti, comme le poisson, est, autant que possible, de belles dimensions.

Les légumes sont aussi de la saison. Les entremets sucrés sont confectionnés avec le plus grand soin, même les plus simples d'entr'eux qui ont leur valeur, s'ils sont très fins et très délicats. Le dessert est abondant, si faire se peut. Les fruits sont très mûrs et sans tache. Les hors-d'œuvre sont proscriés des dîners, on ne les retrouve qu'au déjeuner de midi.

Voici l'ordre dans lequel se servent les plats.

Le ou les relevés : poisson d'abord. S'il y en a un autre, filet de bœuf par exemple, il ne vient qu'en second lieu.

Les entrées ensuite : deux pour un relevé, quatre pour deux relevés, elles se composent de ragouts, tels que poularde à la financière, salmis de perdreaux, ris de veau, lièvre en civet, etc.

Puis le rôti : Un seul suffit, mais on peut en servir jusqu'à trois. Cela varie depuis le simple poulet, mais bien blanc et bien tendre, jusqu'aux gelinottes de Russie, jambons d'York à la gelée etc.

La salade, qui ne paraît pas sur la table.

Les légumes, un ou deux.

Les entremets sucrés, deux ou quatre, ou un seul.

Les glaces, elles ne sont pas indispensables.

Le dessert : d'abord, les fruits crus, puis les compotes et confitures ; viennent ensuite les gâteaux, bonbons et fruits confits.

Les vins sont présentés dans l'ordre suivant : après le potage, vin de Madère, du Cap ou de Sicile, — ou le vin ordinaire. Pendant le premier service, les deuxièmes crus de Bordeaux ou de Bourgogne, — ou continuation du vin ordinaire. Durant le rôti, les châteaux Yquem ou du Rhin, nullement obligatoires, du reste.

Pendant le second service, les grands crus de Bordeaux ou de Bourgogne, ou du vin un peu supérieur à l'ordinaire...

Avec les entremets sucrés, le vin de Xères ; pendant le dessert, les vins de Muscat, d'Alicante blanc, de Malvoisie, de Constance, de Tokay, etc., — ou de Grenache, de Banyuls, etc.

Dans bien des maisons, les vins de Champagne sec et doux sont présentés dès le début du dîner, frappés ou non, mais, dans les maisons où l'on a de véritables traditions gastronomiques, les vins sont parfaits, mais non variés à l'infini.

Vin du Cap, deux sortes de vin de Bordeaux et deux sortes de vin de Bourgogne, du vin de Chypre et, à la fin, le dessert presque terminé, du vin doux de Champagne, cette étincelante boisson du vieux sol gaulois, semblant indispensable pour bien terminer un dîner français.

BLANCHE DE SAVIGNY.

PAS DE BRETelles

Très bon et très fin, le général Riu était adoré des soldats. On raconte à l'appui l'anecdote suivante :

Il commandait à Blois. Fréquemment il se promenait dans les rues de

la ville et il se plaisait à échanger quelques mots avec les troupiers qu'il rencontrait. Un jour il avise l'un d'eux et, d'un air un peu narquois :

—Viens donc ici, mon ami.

Le b'eu s'avance et s'arrête, en prenant l'attitude militaire, assez ému de se trouver ainsi devant son général, celui-ci l'examinait de la tête aux pieds sans mot dire. Puis soudain, relevant la tunique :

—Eh ! oh ! je l'avais bien vu, tu n'as pas de bretelles.

Le tourlourou devient rouge de honte et roule un œil effaré.

—Tu sais pourtant, continue le général Riu, qu'on doit avoir des bretelles.

Le soldat songe à la prison, à toutes les punitions qui vont lui grêler sur le crâne. Il n'ose, il ne peut dire un mot.

—Eh bien, conclut le général après un silence, ça ne fait rien. Je devrais te punir ; mais je ne le ferai pas pour cette fois, du reste, tiens :

Soulevant sa propre tunique :

—Moi non plus, je n'ai pas de bretelles.

TROP HONNÊTE

L'agent d'assurance.—Comment se fait-il que votre mari soit mort si vite après s'être assuré pour un montant aussi élevé ?

La veuve.—Le pauvre cher homme ! Il s'est fait mourir à force de travailler pour rencontrer ses paiements.

FAMILLES ANGLAISES

Les familles les plus marquantes et les plus aristocratiques de la vieille Angleterre semblent rivaliser entr'elles quant au nombre de leurs enfants. Pour ces familles-là, plus le nombre des enfants est grand, plus elles sont heureuses et fières.

Sa Majesté la Reine est mère de sept enfants ; la princesse de Galles en compte six. Lord Abergavenny montre avec orgueil ses dix enfants, tandis que le duc d'Argyll lui rend des points avec douze. La belle et célèbre comtesse de Dudley est mère de sept enfants. Le comte d'Etlesmer en compte onze. Le comte d'Inchiquin en a douze et le duc de Westminster, onze ; mais l'homme le plus fier, le plus orgueilleux de tous est sans contredit le comte de Leicester, qui est l'heureux père de 15 enfants.

A BOB

Pour Bob, les morceaux les meilleurs !  
Et pourquoi le gêner, d'ailleurs ?  
Jouer franc jeu, carte sur table,  
C'est le devoir du vrai constable.

Société Artistique Canadienne

Il est absolument décidé que, dans la première quinzaine de mars, nous aurons, au Monument National, un concert qui rencontrera toutes les approbations canadiennes. Il s'agit en effet des élèves de notre Conservatoire de Musique, lesquels, sous la direction de leurs habiles professeurs, ont réalisé des progrès suffisants pour qu'il fut possible de les produire en public.

Ce ne sont pas les éléments de succès qui nous manquaient ; il s'agissait tout simplement de les coordonner de façon à en faire un tout compact.

C'est la tâche qu'a assumée la Société Artistique Canadienne en créant le Conservatoire et elle a pleinement réussi grâce au talent des professeurs qu'elle a su réunir, grâce aussi à l'habileté et à la loyauté de son administration.

Au public de l'encourager suffisamment pour lui permettre de développer son programme et nous sommes sûrs qu'il n'y faillira pas.

RASSURÉ



Le père (entr'ouvrant la porte).—Position peut être pas absolument correcte ! Mais, pour la presser comme ça, il faut qu'il ait terriblement envie de l'épouser.

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

25 cts la bouteille, en vente partout

## SECOURS AUX FAIBLES



I  
Si vous craignez de salir vos souliers lorsqu'il y a de la boue plein la rue...

II  
...ne craignez pas de vous adresser au policeman, il vous aidera à franchir ce mauvais pas.

## HYMEN

(Pour le SAMEDI)

Le muguet disait à la pâquerette :  
"Je suis toujours seul dans le jardinet ;  
"Le printemps est doux et l'amour renaît,  
"Tu me parait bonne, aime-moi, fleurette."

Et la pâquerette au muguet disait :  
"Je suis seule aussi, je suis bien pauvrete !  
"Hier j'ai pleuré d'entendre... discrète,  
"Un merle amoureux qui, bien gai ! jasait."

Alors les deux fleurs, pleines de tendresse,  
Changèrent leur peine en la même ivresse,  
En un seul sourire, en un seul bonheur...

Et passant par là, poète flâneur,  
J'ai vu le muguet et la pâquerette...  
Oh ! j'ai regretté n'être pas fleurette !

ENRY D'ELS.

## RIRE... TOUJOURS RIRE !

(En collaboration avec Lucien Rosemberg)

(Pour le SAMEDI.)

Dans les coulisses de cet Hippodrome où tout est lumière, le clown Harry s'est arrêté, très sombre. Sa grande robe constellée d'étoiles, son petit chapeau pointu, campé drôlement sur le sommet du crâne, contrastent étrangement avec son attitude morne et désolée. Sous ce masque douloureux aux lèvres plissées, aux sourcils crispés, qui reconnaîtrait la large face joyeusement épanouie de celui qui, tous les soirs, met en joie tout un peuple d'enfants et de militaires.

Par instants, ses yeux où brille l'impatience de l'attente fixent désespérément la porte de la loge d'où Miss Maud, la célèbre écuycère, tarde tant à sortir !

Il songe que, depuis quelques soirs déjà, elle ne vient plus comme jadis, avant de paraître en scène, lui demander si gentiment les derniers conseils et quêter le compliment souriant du maître. Déjà ingrate ! quand on pense que, fillette abandonnée un soir près les tentes du cirque, ce fut lui qui, malgré ses vingt ans et sans plus réfléchir, l'adopta : que de cette petite fille adoptive, il fit son élève : de cet élève, une étoile !

Oui, de la petite Maud il avait fait cette merveilleuse écuycère qu'un directeur de l'Hippodrome avait arrachée à prix d'or à ce cirque de foire où elle et lui, l'inimitable clown, végétaient tous les deux.

Maintenant, il le regrettait presque cet engagement qui, s'il lui procurait gloire et fortune, valait aussi, hélas, à Maud bouquets et bijoux d'une légion d'adorateurs.

Des adorateurs ! à l'idée que son élève lisait peut-être leurs déclarations d'amour dans cette loge devant laquelle lui, le Maître, se morfondait douloureusement, le clown ne se contient plus, et, poussant la porte, entra presque brutalement. Mais, voyant sa petite Maud qui tranquillement lissait, devant une glace, ses beaux cheveux au noir d'ébène, toute la fureur du clown tomba, et, presque honteux de sa violence, il ne put que balbutier avec un sourire contraint : "Je ne te dérange pas ?" — "Comment, reprit l'écuycère étonnée ! est-ce que tu me déranges jamais ? ne suis-je pas toujours ta petite fille ?" — "Ah, c'est juste, j'oubliais ! reprit amèrement le clown. Eh bien, non ! vois-tu Maud, j'aime mieux tout te dire : je suis encore trop jeune et toi trop grande et belle fille pour qu'un autre amour qu'une affection paternelle ne m'ait attaché à toi. J'en avais pu douter jusqu'au jour de tes débuts dans cet Hippodrome : mais, depuis qu'avec la gloire, les déclarations d'amour te sont venues, j'en ai trop

souffert pour n'avoir pas compris alors combien je t'aimais ! Oubliez, ma chérie, toutes ces mençoignes protestations des beaux messieurs des "Premières" : songe que moi, qui en ai assez de cette vie d'amuseur et que j'aspire à un foyer, à une famille. Moi seul puis t'aimer—comme tu le mérites : sérieusement". — "Sérieusement ? reprit, avec une gravité narquoise, l'écuycère. Tiens, mon pauvre Harry, tu me fais rire..."

— Ah toi aussi, s'exclama douloureusement le clown, je te fait rire !...

Mais le régisseur entra précipitamment : le public s'impatientait du retard de ses artistes favoris. Miss Maud, sans plus se soucier de son maître, sauta sur le cheval que, depuis plus de dix minutes, dans la coulisse on lui préparait. Derrière elle, entra en scène le lamentable clown que son inconscience d'amour précipitait sur les pas de l'Adorée. L'égarément de ses traits, le désordre de son costume le rendaient, hélas, plus comique encore ! Une ovation lui fut faite, immense : rappelé ainsi à son rôle, le pauvre artiste, reprenant le "collier de misère," lança sa phrase de tous les soirs que les circonstances rendaient atrocement cruelle :

"Mademoiselle, voulez-vous jouer avec moi ?"

JULES BONGRAND,

(Correspondant français du SAMEDI.)

## LE PORC-ÉPIC

(Petit conte Kabyle)

Autrefois le porc-épic était un homme. Cette créature de Dieu appartenait à la religion musulmane, et exerçait le métier de forgeron. Un jour, la guerre éclata entre les Chrétiens et les Musulmans ; alors, cet homme, qui était âpre au gain, fabriqua des flèches qu'il vendit secrètement à ses ennemis. Mais Dieu, pour le punir de sa trahison, le métamorphosa en porc-épic. Et depuis cette époque il porte à ses flancs de longs piquants, et ces piquants sont les flèches qu'il avait vendues.

DJABADOULI.

## L'ESPRIT D'AUTREFOIS

Le comte Jaubert poursuivait sans relâche de ses épigrammes, le maréchal Soult. Le rencontrant un jour à une réception à la Cour de Louis-Philippe, le maréchal tourna dédaigneusement le dos au moment où le comte s'approchait pour lui parler. Cette insulte eut pour témoins toute la Cour.

"Monsieur le Maréchal," dit tranquillement Jaubert, "j'avais entendu dire que vous me rangiez au nombre de vos ennemis, et je suis heureux de constater qu'il n'en est rien."

— "Expliquez-vous, monsieur," répliqua Soult.

— "Parce que, monsieur le Maréchal, chacun sait que vous n'avez pas l'habitude de tourner le dos à l'ennemi."

Cette spirituelle réponse désarma le maréchal, qui s'empressa de tendre la main au comte, aux applaudissements des spectateurs qui, un moment, avaient craint un tout autre dénouement.

## IL NE LUI MANQUAIT RIEN

Le directeur.—Ainsi donc vous avez tout ce qu'il faut pour faire un acteur accompli.

Cambournac.—Je dois, pour être véridique, vous dire que je suis un peu sourd. Mais cela, c'est dû aux applaudissements frénétiques que l'on m'a prodigués partout.

## DEVINETTE



Il paraît qu'il y a un canard quelque part. Le voyez-vous ?

## Emaux et Camées

QUEEN'S THEATRE

PETITS CHEFS - D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

LIII

## LA SAINTE LOI

A un enfant.

Enfant, la sainte Loi, c'est la Loi du Devoir.  
Que la raison proclame et que le cœur devine ;  
C'est l'astre rayonnant, la lumière divine  
Pour éclairer tes pas, ta force et ton vouloir.

C'est l'exemple sacré du père qui, le soir,  
Te rappelle la route où sa fierté chemine ;  
C'est la voix du foyer que l'espoir illumine,  
Où la paix du travail en chantant vient s'asseoir.

Enfant, la sainte Loi, c'est, dans la lutte amère,  
L'honneur de ta famille et l'amour de ta mère  
Gardant, comme un drapeau, la vertu des aïeux ;

C'est ton œuvre féconde et ta jeunesse pure,  
Ta probité sans tache et ton front sans souillure,  
Ta patrie adorée et son nom glorieux !

FRÉDÉRIC BATAILLE.

## INSTANTANÉS

VIII

VOYAGEUR PERDU

Le ciel, d'un gris bleuâtre, tamisé de roseurs insensibles, s'ouvre tout à coup sous une brise légère qui bientôt pique, aux arbres décharnés, des flocons de neige errants.

Un vent plus fort tourbillonne en tourmente des flocons tombant plus nombreux, plus drus, plus denses qui, après s'être posés tout d'abord à terre en impalpables astériques, aussitôt fondus, prennent vivement racine sur le terrain, s'y entassent et le couvrent d'un grandiose manteau blanc.

Le voyageur perdu ne sent rien, et, appesanti au sommeil qui vous assomme de toutes les fatigues passées, il demeure sans un mouvement, enlisé bientôt en la neige qui l'ensevelit lentement.

Au matin, il est inerte.

Un gai soleil d'hiver, tout pâle, mais tout vibrant comme un lever de malade, scintille au firmament et, dans la neige, se trouve sculptée comme une vague forme humaine.

C'est le tombeau grandiose du voyageur perdu.

SILVIO.

Vingt-huit jours.

Un réserviste perd son porte-monnaie à la caserne.

Un camarade, l'ayant trouvé, le remet à l'adjudant.

Le colonel donne à ce brave garçon une permission de minuit.

Le lendemain, six porte-monnaie sont perdus et retrouvés. La même récompense que la veille est accordée.

Seulement, le colonel décide que tout homme ayant retrouvé un porte-monnaie aura vingt-quatre heures de congé, mais celui qui l'aura égaré aura quarante-huit heures de salle de police.

Depuis lors, on n'a pas retrouvé un seul porte-monnaie.

Chez le concierge :

—Moi, voyez vous, madame Gribou, je suis bien contente de ma petite.

—Pour ça, Madame Pitoi, vous avez bien raison.

—Elle est d'une propreté extraordinaire ; tellement qu'à l'école elle emprunte toujours le mouchoir de sa petite amie pour ne pas salir le sien.

## PROPOS MONDAINS



Lui.—Il est certain que mademoiselle Lagamme chante comme un oiseau.  
Elle.—Oui, comme un hibou.



CAMILLE D'ARVILLE.

La présence à Montréal de la troupe d'opéra-comique de Camille d'Arville et l'exécution, par cette troupe, de Madeleine ou le *Magic Kiss* sont de véritables événements qui feront date dans la saison théâtrale de 1896.

Camille d'Arville a obtenu un succès éclatant dans toutes les villes où elle a joué et son rôle de Madeleine est celui dans lequel elle apparaît avec le plus de brio. La pièce a été écrite par Stanislas Stange.

L'idée d'où est sortie cet opéra-comique est charmante. Le baron de Grim, un centenaire, s'est laissé dire que s'il pouvait obtenir un baiser d'une jeune fille qui n'en aurait encore accordé à qui que ce soit, il rajeunirait de vingt cinq ans et qu'à chaque baiser subséquent il gagnerait toujours un quart de siècle.

Le baron comme bien on pense se met à la recherche de cette merveille, et la trouve en Madeleine. Bref au second acte le centenaire est devenu un beau jeune homme de 25 ans que Madeleine aime éperdument, mais qu'elle n'ose même plus regarder car on lui a dit qu'un baiser de plus serait mortel pour le baron.

Comment tout cela finit, c'est ce que le SAMEDI ne veut pas dire à ses lecteurs de peur de gêner leur plaisir.

Mlle d'Arville est une artiste douée au superlatif de tout ce qui constitue une prima-dona : jolie femme, chanteuse émérite, actrice de talent, elle possède, de plus, la délicatesse de ne pas accaparer, à elle seule, l'attention du public et de laisser, à chacun des artistes de talent dont elle a su s'entourer, la légitime part de succès à laquelle, il a droit.

Les noms de ces artistes sont populaires parmi nous, citons : MM. George C. Boniface, Frank Turner, W. G. Stewart, Horace W. Ravenscroft, Miss Hilda Hollins, Miss Alice Gaillard, Miss Maud Hollins, Cate McDonald et un chœur de 50 voix parfaitement entraîné.

La musique, qui est délicieuse, est de Julian Edwards. Les costumes sont neufs et très beaux.

Matinées : Mercredi et Samedi.

\*\*

## THEATRE - ROYAL

Les populaires gérants de ce théâtre nous donnent, cette semaine, une comédie qui a pour titre : *Rush City*. C'est une comédie des plus populaires qui ait paru sur les scènes américaines ; les scènes les plus comiques s'y succèdent et personne ne peut s'empêcher de rire. Oklahoma a été choisi comme étant la meilleure place pour une comédie comme *Rush City* ; cette place a été adoptée par "Rush", un génie spéculateur de l'Est, qui ne rougit pas d'avouer que tous les moyens sont bons pour parvenir. Il amène un certain nombre de personnes dans cette ville, qui placent tout l'argent qu'ils ont sur des terres et il s'accapare du tout à son profit. Il assume tous les rôles municipaux et conduit cette ville à sa guise, mais au moment où il atteint le but de ses ambitions, un cyclone passe qui emporte le tout dans une ville voisine. Il est vraiment prodigieux de voir cette scène, cela est si réel qu'on se croirait transporté dans l'Ouest. Les situations sont très amusantes, les chansons et danses fin de siècle. Les artistes sont tous à la hauteur de leur rôle.

La semaine prochaine : *Side Walks*.

## AVEU NAIF



Le patron. — Pourquoi arrives-tu si tard, ce matin, Harry ?  
Harry. — Je... ne... m'attendais pas que vous seriez venu d'aussi bonne heure.

## CAUSETTE

(Pour le SAMEDI)

Chères lectrices, j'ai tant de choses à vous dire, aujourd'hui, que je ne vous dirai rien du tout. Chaque fois que je viens causer avec vous, M. le Rédacteur du SAMEDI soupire pendant dix minutes ; il s'apitoie sur le sort de son journal en constatant le bavardage, la faconde de sa petite collaboratrice. Il m'accorde une colonne, mais vous savez comment je me fais scrupule d'enjamber sur la colonne voisine, et...

Quand la borne est franchie, il n'est plus de limites...

C'est comme au couvent. Les bonnes sœurs permettent quelquefois de franchir la barrière, — après s'être bien assurées qu'il n'y a aucun danger, — mais elles gloussent éperdûment, quand survient tout à coup un oiseau de malheur, elles tournent longtemps et s'excitent fort avant de rassembler tous leurs petits poulets sous leurs ailes protectrices... mais tant pis ! il ne fallait pas laisser dépasser la barrière !

Il faut être sage et ne pas empiéter sur le champ du voisin. Alors je ne saurais tout écrire dans le petit espace qui m'appartient, et, comme j'aime mieux ne rien dire plutôt que de m'exposer à omettre quelque chose, je ne dirai rien. C'est paradoxal, mais c'est vrai, comme tout paradoxal est vrai d'ailleurs. Donc, chères lectrices, je ne vous dirai rien aujourd'hui, mais j'ai un mot pour vous, lecteurs.

Chacun son tour : c'est juste.

Savez-vous quelle est la dernière mode... en fait de vengeance ? une vengeance fin-de-siècle ?

Non, n'est-ce pas ?

C'est inouï, inconcevable ! Nulle part, dans l'histoire des siècles, nous voyons chose semblable ; les peuples les plus sanguinaires, les plus féroces, les plus sauvages, n'ont jamais atteint ce raffinement de cruauté. Vous ne vous imaginez pas ce que cela peut être ? Ecoutez bien et, surtout, tenez-vous ferme : ça fait frémir !...

Un jeune homme se brouille avec un camarade, pour une futilité quelconque. — Prenons des noms pour distinguer les deux héros : Fildefer Leblème et Taupin Sansouci. Ce dernier qui croit avoir le plus raison (dans toute dispute, chaque disputeur a raison) et dont les arguments ne secondent pas la bonne cause, emploie, pour réduire l'autre, le moyen suprême, la fameuse vengeance instituée tout dernièrement. C'est maintenant, lecteurs, qu'il faut me suivre : ça devient compliqué.

Maître Sansouci s'enquiert des relations de Fildefer Leblème, de ses amitiés et de ses amours défuntes, etc., etc. Au bout d'une quinzaine de jours, quand Taupin a découvert quelle est la jeune fille qui déteste le plus... (non, soyons charitable) qui aime le moins le dit Leblème, il se rend chez un fabricant de sonnets et un marché y est conclu.

— Vous faites des vers, Monsieur ?

— Oui, mon ami ; les sonnets sont ma spécialité.

— Tant mieux ; c'est plus chic qu'une ballade. J'ai besoin d'un sonnet, une déclaration d'amour...

— J'excelle dans le genre, mon ami, et je ne demande que cinquante sous pour une poésie amoureuse.

— Peu m'importe le prix pourvu que vous me fassiez quelque chose de passionné, d'enflammé, d'emporté, quelque chose qui la prenne d'assaut, vous comprenez ?

— Oh ! par exemple, s'il vous plaît, quelque chose d'aussi enflammé, c'est soixante-quinze sous : le feu coûte cher cet hiver !

— Soit ! mais rappelez-vous que de l'intensité (sic) de votre sonnet dépend tout mon bonheur.

— Soyez sans crainte et repassez demain matin, il sera prêt.

—... Nous nous sommes brouillés, cet automne, après s'être aimés comme des pigeons, il faudra faire allusion à cela. Et, surtout, n'oubliez pas de placer adroitement son nom : *Rosalie*, dans le sonnet, ça fera de l'effet.

— Je crois pouvoir vous satisfaire, mon ami...

Huit jours plus tard, on voit sur un journal :

## DERNIER EFFORT

A ma douce amie : *Rosalie Schounard*.

Oh ! que l'amour est dur pour celui qui s'y livre !  
On se fait en pleurant de suprêmes adieux,  
On tâche d'oublier les infidèles yeux  
Mais sans cesse le cœur se prend à les poursuivre.

O mon cruel amour, ton souvenir m'enivre,  
Le souvenir touchant des soir délicieux...  
Unissons-nous encor sous le voile des cieus,  
Nourrissons-nous d'amour, puisque l'amour fait vivre !

Que des baisers la pluie assainisse mon cœur  
Qui languit et s'éteint, objet de la douleur...  
Dans la nuit de mon cœur, lui, ô douce aurore !

Rosalie ! oh ! reviens, déesse que j'adore ;  
Je t'aime ! Est-ce un péché ? Si tu veux m'en punir  
Que ton cœur soit l'enfer où je dois souffrir !

FILDEFER LEBLÈME.

Les lignes blanches sont chargées de peindre la pâleur qui inonda l'épiderme de Fildefer, lorsqu'il lut "Dernier Effort". Quant à Taupin, je renonce à vous dire sa jubilation. Il faudrait un poète lyrique pour reproduire ses accents, accents d'Iroquois fin-de-siècle, savourant sa vengeance. Cependant on s'en fera peut-être une faible idée quand on saura que Fildefer est le plus affreux cauchemar de Mlle Rosalie. Oh ! c'est qu'elle a raison de mépriser, de dédaigner ce jeune étudiant ! Elle est la fille aînée d'un avocat très distingué et très en vue, tant par ses dettes que par ses vertus ; elle cherche un parti riche et noble, elle rêve un marquis, ni plus ni moins...

Or, un soir, à un bal des plus fashionables, voilà qu'un veuf — dont les écus compensent d'emblée le vain marquisat, et devant lequel Mlle Rosalie fait la roue depuis deux mois, — présente à la jeune fille la fameuse poésie, en bénissant cette occasion de rompre avec la pimbèche :

— Mademoiselle, vous me cachez ce coin de votre passé ; c'est mal à vous de nous tromper ainsi, de vous laisser courtiser quand vous aimez ce jeune homme !...

Ici, le lecteur peut admirer à loisir les nuances qui enluminèrent les joues de Mlle Rosalie, durant ce moment psychologique. Et il est inutile de dire, je suppose, quel plat s'appropriait pour l'infortuné Fildefer, cause de l'évanouissement des rêves dorés de Mademoiselle. M. Schounard, justement indigné de l'outrecuidance de Leblème, le somma de rétracter publiquement, et d'envoyer copie de sa rétractation au ci-devant cour-

## DISTINGUO



Madame. — Je te dis qu'il y a des voleurs en bas, tiens prend ce pistolet et descend vite...

Monsieur (qui n'est pas du tout rassuré). — Comment... ma chère... tu voudrais que je plonge... mes mains dans... le sang de mes semblables ?

Madame. — Je ne t'ai jamais dit ça ! Qui te demande de tremper tes mains dans le sang... tu ne vois plus clair tellement tu as peur... C'est un pistolet que je t'apporte et non un poignard.

tisan de sa fille; sans quoi, il serait invité, d'une façon fort civile, à des petits repos en cabinet particulier, à l'hôtel du Pied du Courant, chez l'hôtelier bien connu, M. Vallée...

Alors, le jeune Fildefer de tomber successivement dans le saisissement, le tressaillement, l'ébahissement, l'ébau-bissement, l'effondrement, l'évanouis-sement, tandis que le cruel Taupin écoute, radieux, les échos de son con-tentement, de son soulagement, de ses applaudissements, de son épanouisse-ment... La vengeance a réussi!!!

O sonnets vengeurs!!!

Est-il possible que nos législateurs n'aient pas prévu un semblable for-fait? Mais l'oubli peut se réparer et il est temps encore d'ajouter à la liste des peines et des amendes, un châti-ment pour ceux qui se rendraient cou-pables d'une telle cruauté, qui emploie-raient une vengeance aussi hideuse. Et si l'on me demande mon avis là-dessus, je pense que le délinquant mé-rite, au moins, de se faire pendre par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive.

Oui, voilà les jeunes gens qui posent aux hommes sérieux! On pardon-nerait à peine semblable férocité aux jeunes filles!... Mais, que voulez-vous, c'est la mode. Tous les jours on voit ces choses là; sur les journaux on s'appelle à nous blêmes, à nous noirs, à nous rouges... Oh! déesse du Bon Sens, et vous, déesse de la Charité, revenez, revenez parmi les hommes qui sont surpris qu'on annonce la fin du monde.

En vérité, je vous le dis, la fin du monde est proche. Si vous n'en êtes pas encore convaincus, relisez avec moi l'entrefilet suivant, cette fleur que je cueille dans un journal parisien :

"Perdu, sur les boulevards, de la Madeleine à la Bastille, un petit "chien, 'Griffon', portant couverture de flanelle bleue doublée de satin "piqué rose; collier or; monogramme R. de S.; bracelet d'or à la patte; "faux-col ruban rose; mouchoir parfumé dans une petite poche."

Si les lectrices du SAMEDI doivent bientôt aller à Paris, qu'elles ne manquent pas de chercher le regretté Griffon, le cher perdu. Le retrouver serait, à cour sûr, rendre la vie à sa maîtresse et s'assurer son éternelle reconnaissance.

EGLANTINE.

P. S. Réponse à "Un gars lent"... pardon, *Un galant*.

Mon correspondant s'est piqué les doigts? J'en suis peinée, mais tant pis. Ça lui apprendra que les pétales frais et soyeux d'églantine ne durent pas tout l'hiver. Si on veut trop frôler l'églantier, surtout en décembre, on s'y blesse... "Eglantine, tu nous cachais un dard sous ta

DEVINETTE



Où est le Nourrisson?

PAS DE TAILLE



I  
Monsieur.—Encore pas de bouton à ma chemise. Veux-tu bien monter de suite, Lucie.



II  
Lucie (apparaissant).—Qu'est-ce que tu as encore à crier. Monsieur.—Rien, bobonne, rien.

fatal rose et, "présument" de la galanterie de celui que tu dis galant, aujourd'hui "il" s'en sert pour te juger, lui aussi..."

C'est mon galant qui souligne et c'est moi qui guillemette.

Brrr!! il vente tellement dehors que je ne puis comprendre cette phrase. C'est malheureux qu'il y ait tant de bruits dans l'espace. — Sans rancune, tout de même. E.

A KALLIDICE

Fraîche, tu viens de la fontaine sous les saules.  
La démarche légère est bienveillante au sol  
Et, sur la nudité de tes jeunes épaules,  
Le col pur de l'amphore est moins pur que ton col.  
Que les vierges, tes sœurs, t'appellent auprès d'elles  
O Kallidice, vierge oublieuse aux bras blancs,  
Tu t'arrêtes, inattentive, et tes yeux lents  
Contemplant le grand ciel rayé des hirondelles.

EUGÈNE FAYOLLE.

IL AVAIT FAIT SES PREUVES

Le rédacteur du SAMEDI.—Croyez-vous, mon cher monsieur, avoir assez d'empire sur vous-même, assez de nerf, assez de front pour faire un reporter de première classe dans un journal humoristique comme le nôtre?

—J'en suis convaincu, monsieur.

—Et sur quoi vous basez-vous pour cela?

—Eh, sur ce que, ayant à peine vingt ans, j'ai déjà eu deux duels; j'ai assisté à plus de vingt, j'ai fait naufrage une fois, j'ai essuyé cinq déraillements de chemin de fer et j'ai reçu cinq demandes en mariage.

Rédacteur (affectueusement).—Vous pouvez commencer de suite, mon ami, vous êtes digne d'entrer chez nous.

FACILE A FAIRE

Elle.—Ne m'as-tu pas dit plus de mille fois que tu étais prêt, en aucun temps, à risquer ta vie pour me faire plaisir?

Lui.—Sans doute et je ne demande qu'une occasion favorable.

Elle.—En ce cas, descends à la cuisine et rapporte moi de quoi manger.

IL ÉTAIT AGUERRI

Grand-père.—N'aie pas peur, mon petit Charles; le tigre va prendre son repas. C'est pour cela qu'il saute et fait tant de tapage.

Petit Charles (naïvement).—Oh, moi pas peur, grand-père. Papa fait bien plus de bruit que ça quand son dîner n'est pas prêt.

Anglais excentrique (dont le chien est tombé à la mer).—Capitaine, arrêtez le vaisseau.

Le capitaine.—Il ne m'est pas permis de le faire à moins que ça ne soit un homme qui tombe à l'eau.

Anglais excentrique (sautant à la mer en criant).—Arrêtez donc maintenant.

Les furoncles, plaies et ulcères indiquent un sang vicié. La Salsepareille d'Ayer expulse toute humeur malsaine.



Pour le Samedi

# Berceuse

Devisé a Madame E. H. Gaubier  
Rit. a Tempo

Andante  
Bien lié

Piano

*Dolce sostenuto*

Rall. Dim. Moderato

*Ped. \**

Cresc. Dim. Rit.

a Tempo

Rall. a Tempo. 1<sup>o</sup>  
Bien lié.

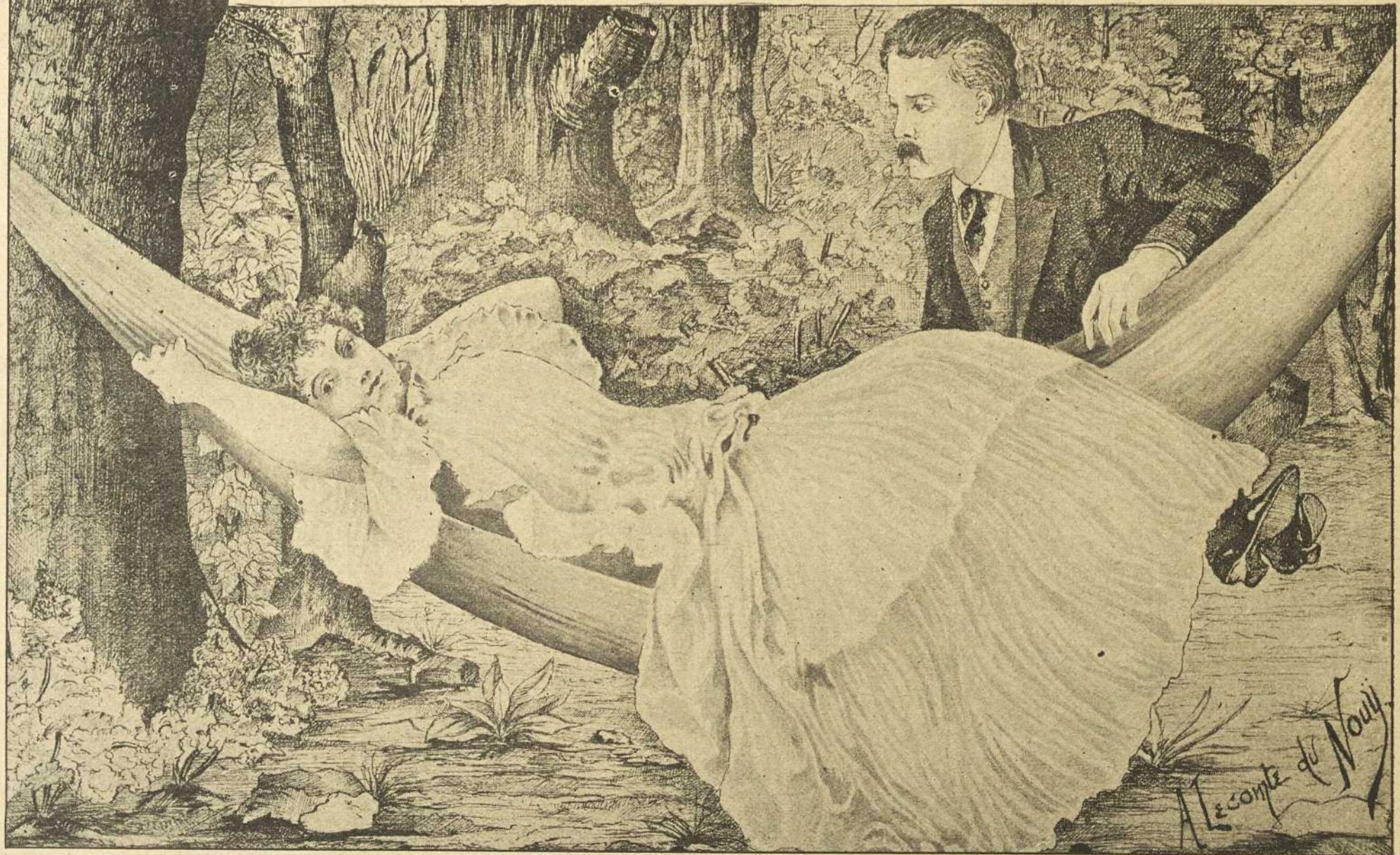
*Dolce sostenuto*

mf Cresc. Dim.

Rit. Andante Rall. Lent

*pp*

(en echo) Dim \*



Leconte du Nouill

LA DANSE DES MILLIONS



## PINCÉ!



Toutou se sent la patte pincée comme par un étau.

Voilà déjà longtemps que Bébé a prédit à son incorrigible Toutou qu'il lui arriverait malheur!

Ça devait être! Toutou est bien le petit chien le plus téméraire, le plus désobéissant, le plus touche-à-tout qui se puisse voir! C'est ce que lui répète chaque jour en gémissant sa petite maîtresse! Mais que voulez-vous? Toutou s'obstine à n'en faire qu'à sa tête; cette bonne grosse tête carrée qui renferme malheureusement plus d'idées biscornues que d'idées raisonnables.

Mais, c'est égal, Toutou devrait être plus docile! On ne me fera jamais croire qu'avec un peu de bonne volonté il n'eût pas évité la désagréable histoire qui lui est arrivée! Jugez-en:

Ce matin encore sa maîtresse lui a répété d'être bien sage, de ne rien voler à la cuisinière, et surtout de ne rien toucher!

Toutou a écouté ces excellents conseils avec attention. Il n'est pas contrariant, Toutou! Jamais il ne dit non! Mais à quoi cela sert-il, puisqu'il ne tient pas compte des avertissements.

Le voilà parti! Il fait d'abord son petit tour habituel à la cuisine.

«Tiens! qu'est-ce qui remue donc là-bas dans cette bourriche? Toutou n'a jamais rien vu de ce genre. C'est vivant, puisque ça remue!»

Toutou voit d'abord une longue corne qui se meut de côté et d'autre. Puis, peu à peu, sortant avec peine de la bourriche, une grosse patte formant comme une pince; enfin un corps noirâtre et une queue qui se replie sur elle-même.

Toutou est très intrigué!

Vous croyez qu'il va battre en retraite? Pas du tout! Il commence par japper, il fait de petits bonds de côté et d'autre, se baissant sur ses pattes de devant. Ma parole, il croit que les écrevisses vont faire une partie avec lui! Mais celle-ci ne se soucie nullement de ses bonds. Elles sont sorties de la bourriche, à présent, et elles marchent de droite et de gauche avec des mouvements maladroits.

Comme c'est drôle! Toutou les regarde avec stupéfaction. S'il avançait la patte? peut-être ne l'ont-elles pas vu et seraient-elles bien aise de faire une petite partie?

Ouah! ouah! hi! hi!

Entendez-vous la jolie musique? C'est Toutou qui se sent la patte pincée comme par un étau!

Crie, mon ami! Cela t'apprendra une autre fois à être plus obéissant. On ne meurt pas d'une bonne pincée et, si celle-ci peut te guérir de toucher à tout, nous dirons: Tant mieux!

J. N.

## AU COCHON

Grognon, mais familier comme si nous t'avions gardé ensemble, tu fourres le nez partout et tu marches autant avec lui qu'avec les pattes.

Tu caches sous des oreilles en feuilles de betterave tes petits yeux de cochon.

Tu es cylindrique et ventru comme une groseille à maquereau. Tu as de longs poils comme elle, comme elle la peau claire et une courte queue bouclée.

Et les méchants t'appellent: "Sale cochon!"

Ils disent que si rien ne te dégoûte, tu dégoûtes tout le monde et que tu n'aimes que l'eau de vaisselle grasse.

Mais ils te calomnient.

Qu'ils te débarbouillent, et tu auras bonne mine.

Tu te négliges par leur faute.

Comme on te fait ton lit, tu te couches, et la malpropreté n'est que ta seconde nature.

JULES RENARD.

Rien n'égale la Salsepareille d'Ayer pour purifier le sang. C'est la médecine du printemps.

## VARIÉTÉS

Le jeu de dames était connu des anciens Egyptiens et les parties donnaient lieu à des disputes et à des querelles, tout comme de nos jours, si l'en s'en rapporte à certaines gravures ou tableaux qui datent d'au-delà de 4000 ans.

Plus de 17,000 brevets, dans la Grande Bretagne seule, ont été accordés jusqu'à ce jour pour fabriquer l'encre.

Une seule hirondelle, d'après les savants, peut dévorer six mille mouches par jour.

Des momies, découvertes à Thèbes, démontrent clairement qu'au temps des Pharaons, il existait des dentistes qui savaient confectionner des dentiers en or.

Une fabrique d'objets en porcelaine à Moscou, vient de recevoir une commande pour 400,000 vases imitation de Chine, sur lesquels devront être gravés les portraits du Czar et de la Czarine, et qui seront offerts en cadeaux lors des fêtes du sacre.

La consommation du vin diminue de plus en plus chaque année et l'on attribue cette diminution à l'usage du tabac qui devient de jour en jour plus prononcé. Avec le goût du tabac dans la bouche, il est impossible d'apprécier pleinement toute la finesse, tout l'arôme des vins de premier crû.

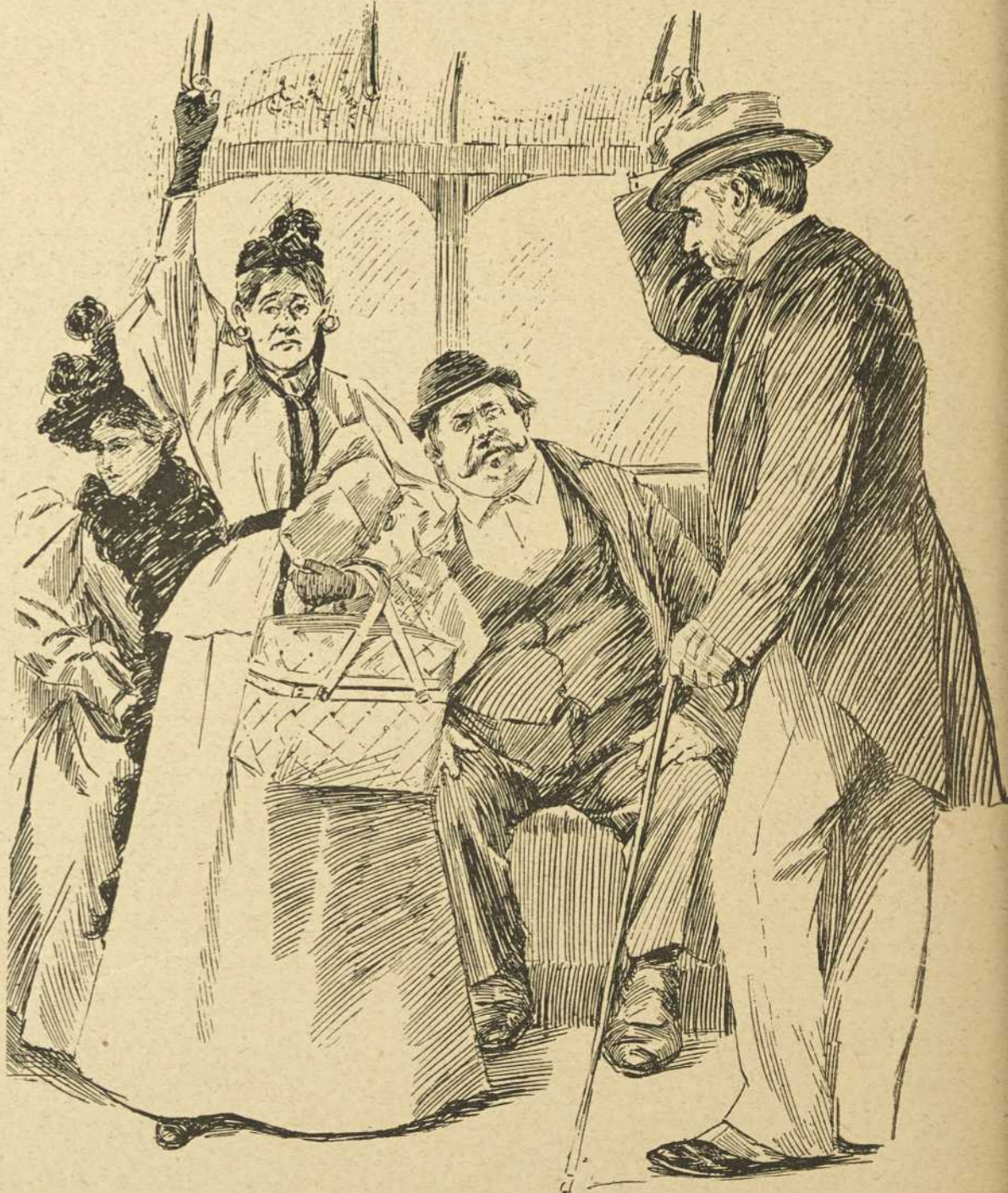
Les eaux du Rhin coulent avec trois fois plus de vitesse que celles de la Tamise.

## PRUDENCE

*La comtesse (à son jardinier).*—Pourquoi ne te maries-tu donc pas? Antoine. Tu as une très jolie maison, meublée avec goût. Tu as tout le confort possible et ton bonheur serait parfait si tu avais une femme pour avoir soin de toi. Tu ne dois pas ignorer que le premier jardinier du paradis terrestre avait une femme.

*Antoine.*—Tout cela, madame la comtesse, est bien vrai; mais sauf votre respect, notre aïeul à tous, après avoir pris femme, ne garda pas longtemps sa place, son maître finit par le mettre à la porte.

## O GALANTERIE



*Voyageur poli.*—Pardon, monsieur, ne pouvez-vous vous reculer un peu et faire une petite place à cette dame qui est chargée et paraît fatiguée?

*Voyageur sans gêne.*—Ah bien! en voilà une bonne! Mais, c'est ma femme, monsieur.

DIPLOMATE EN HERBE



Alice (six ans).—Je crois que je ne t'aime plus, grand père !  
 Grand-père.—Oh ! pourquoi cela, Alice ?  
 Alice.—Parce que je t'aimais tant déjà que je ne crois pas t'aimer davantage.  
 Dis, veux-tu me donner cinq sous ?

LARMES D'AUTOMNE

A Mlle Lison.

Regarde, regarde Ninette,  
 La feuille qui pleut dans le bois,  
 Voici venir les premiers froids,  
 Cache-toi bien sous ta cornette :  
 Vois, c'est comme des larmes d'or  
 Que le ciel pleure encor, encor.

Et tu pleures pour quelques feuilles  
 Qu'au lointain, emporte le vent ;  
 Tu restes pensive, rêvant  
 Aux roses qu'en été tu cueilles :  
 D'autres naitront, sèche tes pleurs :  
 Les roses ne sont pas des cœurs.

Sous tes pieds, écoute-les bruire  
 Comme des âmes qu'on broierait,  
 Pleurant leur sang dans la forêt  
 Avec des chants tristes de lyre :  
 Sous le soleil éblouissant  
 C'est comme un grand tapis de sang.

Tu pleures et, pourtant, ma chère,  
 Que de cœurs fripés dans tes doigts.  
 Que d'amours vivants autrefois  
 Effeuilés, par toi mis en bière,  
 Et tu riais si follement  
 De chaque triste enterrement.

Demain, tu fouleras mon âme  
 Comme ces feuilles sous ton pied,  
 Mais, sans larmes et sans pitié,  
 C'est spectacle pour une femme  
 Si doux que le spasme d'un cœur  
 Qui meurt d'amoureuse douleur.

JEAN SAUVIGNY.

Carnet du Docteur

PROPRIÉTÉS HYGIÉNIQUES DES LÉGUMES

(Suite)

Quelques personnes boivent, dans le même cas, des infusions de feuilles fraîches ou desséchées, à raison de  $\frac{1}{2}$  à 1 once par pinte d'eau bouillante. D'autres font bouillir la racine d'artichaut dans du vin blanc et boivent cela pour combattre l'hydropisie et la jaunisse.

L'asperge jouit partout d'une grande réputation pour ses propriétés apéritives, diurétiques et calmantes. La soupe aux asperges soulage dans les affections de la vessie et dans certains rhumes. Les racines sont également diurétiques, les jeunes pousses ont une action calmante sur la circulation du sang et particulièrement sur les mouvements du cœur.

La bette ou poirée sert dans les fermes à envelopper le beurre. Ses larges feuilles sont émollientes et adoucissantes ; elles entrent dans la confection des bouillons d'herbes. On en fait aussi des boissons employées contre les inflammations des intestins. Chacun sait que les feuilles s'emploient au pansement des plaies des vésicatoires.

La betterave à salade est un aliment sain et rafraichissant. On en fait des salades excellentes dans les fermes.

La carotte ou racine jaune est un légume bienfaisant contre les maladies de foie. Râpée ou écrasée et appliquée sur les dartres, la carotte apaise les douleurs et les fortes démangeaisons.

Le céleri est une plante à salade peu cultivée dans les fermes. Elle est saine, agréable, apéritive et diurétique. Les graines sont excitantes et carminatives.

Le cerfeuil est excitant et diurétique. On l'associe à toutes sortes de mets. On l'emploie surtout pour aromatiser les bouillons.

La chicorée amère ou sauvage est tonique, laxative, fébrifuge et dépurative.

Le chou a eu autrefois une grande réputation hygiénique. Les Romains, disait-on, se sont passés de médecins pendant plusieurs siècles ; mais alors ils consommaient beaucoup de choux. Le chou rouge a des propriétés pectorales. Pour les personnes robustes, les choux sont un aliment très sain, et à la campagne on en fait une grande consommation. Ils passent pour être gras par eux-mêmes, probablement parce qu'on les fait cuire habituellement avec du lard, du bœuf ou des volailles.

La courge fournit un aliment sain, adoucissant, qui apaise la chaleur et l'irritation des viscères. Les tartes à la courge sont un vrai régal à la campagne.

Le cresson a des propriétés connues partout. C'est, en effet, une plante dépurative, diurétique et expectorale. Le cresson excite l'appétit et fortifie l'estomac. Toutefois, les personnes nerveuses doivent en user modérément.

L'échalotte a des propriétés analogues à celles de l'ail, mais elle a une saveur moins forte, ce qui la fait préférer à l'ail par bien des personnes.

L'épinard est sain, rafraichissant et laxatif. On en met dans les bouillons rafraichissants, avec de la laitue et du cerfeuil.

La fève est un aliment recherché, agréable. La farine de fève s'emploie en bouillie contre les diarrhées persistantes. On en fait aussi des cataplasmes légèrement résolutifs.

Le fraisier est diurétique, apéritif et astringent par sa racine. Cette racine sert à faire des décoctions qui rendent des services dans les hémorragies. Les fraises conviennent aux tempéraments sanguins. On prétend que des personnes ont été guéries de la goutte en mangeant des fraises matin et soir.

Le haricot est un légume sain et appétissant quand il est bien cuit et bien préparé. Les haricots verts sont aqueux et peu nourrissants ; l'enveloppe du haricot, appelée par-hemin, le rend plus ou moins indigeste et venteux pour certains estomacs délicats.

La laitue est un aliment qui tempère la soif et procure du sommeil. Les feuilles servent à faire des cataplasmes émollients.

La mâche ou levrette, ou encore doucette, est adoucissante, pectorale, rafraichissante et laxative.

DOCTEUR OX.

Menus Epicuriens

Potage purée de perdrix,

Barbue sauce diplomate,

Pièce de bœuf sauce tomates,

Poulets rôtis à la peau de goret,

Pommes de terre soufflées,

Plan d'amandes à la Descars.

Potage à la purée de perdrix.—Faites rôtir une perdrix récemment tuée, et épluchez une cinquantaine de marrons rôtis que vous remettez à cuire dans de bon bouillon. Otez la peau de la perdrix, désossez-la complètement et pilez-en bien les chairs ; égouttez ensuite les marrons, mettez-les dans un mortier avec la chair déjà pilée de la perdrix, amalgamez le tout ensemble, passez à l'étamine, mélangez ensuite du pain à potage mitonné avec ce résidu qu'il faut servir chaud.

Pommes de terre soufflées.—Pour obtenir des pommes de terre soufflées, coupez-les d'un  $\frac{1}{4}$  de pouce d'épaisseur, puis faites-les cuire aux trois-quarts dans une friture modérément chaude, afin de ne les pas saisir trop vigoureusement, et qu'en les retirant l'extrémité ne soit pas sèche. Faites ensuite fortement chauffer la friture, le replongez-y les pommes de terre, en les agitant sans discontinuer jusqu'à ce que le gonflement, qui a lieu à vue d'œil, soit complet ; retirez-les alors définitivement, salez-les, laissez-les égoutter et servez-les vivement.

SAUCES

Roux blond.—Le roux est la base de presque toutes les sauces brunes. Mettez dans une casserole du beurre mêlé à de la farine fine et à la consistance de pâte ferme, placez la casserole sur un fourneau assez vif et laissez-la, en ayant soin de remuer toujours, jusqu'à ce que le roux soit d'un blond clair ou foncé suivant le besoin. Mouillez alors avec eau ou bouillon tout en continuant à remuer et au premier bouillon retirez du feu.

Roux blanc.—Procédez comme pour le roux blond, seulement ne laissez nullement prendre de couleur à la farine. Ce blanc, improprement appelé roux, sert à lier les sauces non colorées.

Les roux ont quelquefois de l'âcreté qui provient d'une cuisson trop prompte ou trop avancée. On l'évite, en retirant la casserole de dessus le fourneau lorsque le roux commence à blondir et en la mettant au-dessous, sur la cendre chaude, de manière à ce que la cendre rouge du fourneau tombe sur le couvercle qui la couvre, et en remuant l'appareil toutes les cinq minutes jusqu'à ce qu'il soit d'un beau roux. Retirez alors la casserole et mouillez comme ci-dessus.

BARON BRISSÉ.

DEVINETTE



—Ils prétendent que Gaspard est tombé dans la crevasse ! Le vois-tu ?

## AVIS

Afin que nos lecteurs aient le temps nécessaire pour l'étude des Echecs, Jeux d'Esprit et Casse-Tête, les solutions ne seront publiées que 15 jours après l'énoncé du problème. Exemple : Les solutions des problèmes du No du 15 février ne seront publiées que dans le No du 29 et devront nous être parvenues au plus tard le jeudi 20 à midi.

Rappelons une dernière fois que les solutions du Casse-Tête doivent être collées sur une feuille blanche, le nom et l'adresse écrits lisiblement, en bas et non derrière.

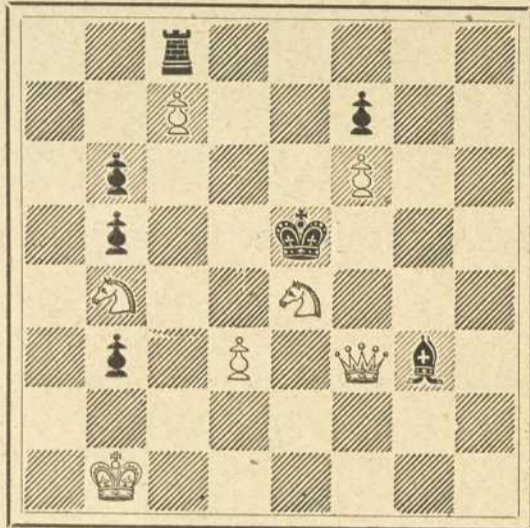
## ECHECS

## PROBLÈMES D'ECHECS ET JEUX D'ESPRIT

## PROBLÈME No 50.

Par J. V. HAUERLAND

NOIRS



BLANCS

Les blancs jouent et font mat direct en trois coups.

## Jeux d'Esprit

## No 310 — ANAGRAMMES

Par JOSEPHE

- 1o Sur huit pieds Africain ; mêlez, je suis au bague.
- 2o Femme célèbre :

D'UNE TORCHE N'AI ENVIE.

## No 311 — MÉTAGRAMME

Par JOSEPHE

Sur six pieds, on me dit insecte malfaisant ;  
Si tu changes ma tête, on me redoute autant.

Ils ont bien mérité des musiciens



Edouard. — Venez-vous essayer votre adresse au tir, Mlle Virtuose ?

Mlle Virtuose. — Merci bien, monsieur Edouard, je suis venu respirer un peu l'air frais sur le pont, mais je descend de suite jouer la "Villanelle" de Chaminade, sur mon piano Karn. Quel merveilleux instrument que ce piano.

Edouard. — Ça c'est vrai, et MM. THIBAUT et SMITH ont bien mérité des musiciens en le leur faisant connaître.

## LE SAMEDI

## No 312 — LOGOGRIPHE

Par MISS-TERRE

Avec mon cœur, je me compose de graminées,  
Otez-le, j'appartiens aux onomatopées.

x

## No 113 — ARCHITECTURE ETYMOLOGIQUE

Par JEAN CANADA

1. Placer une voyelle devant et après une consonne pour avoir un nom de femme ; une consonne devant et après ce nom de femme pour avoir : penser d'une manière vague.

2. Placer une voyelle devant et après une consonne pour avoir un ouvrage rempli d'anecdotes ; une consonne devant et après cet ouvrage pour avoir une friandise.

3. Placer une voyelle devant et après une consonne pour avoir une époque ; une consonne devant et après cette époque pour avoir le nom donné aux peuples les plus orientaux de l'Asie.

x

## No 114 — SYNONYMES ET CONTRAIRES

Par F. WEBER

SYNONYMES

Commencement d'un Proverbe :

Vaisseau — Auteur — Pierre — Tentative — Certain  
— Rêve — Éternel — Spectacle — Cavalier.

CONTRAIRES

Fin du Proverbe :

Travailleur — Départ — Là — Rien — Critique —  
Obéir — Reconnaissant.

x

## No 315 — COMBLE

Par X. Y. Z.

Quel est le comble de l'ennui pour un bavard à table ?

x

## No 316 — ACROSTICHE

Par MUGUET DES BOIS

Remplacer les points par des lettres formant le nom de deux fleurs.

. s o . e  
. i v . e  
. u b . e  
. g a . i  
. i v . t  
. r e . e  
. n d . x  
. a c . e  
. p i . r

x

Adresser les solutions à *Philidor*, journal le SAMEDI.

## Solutions des Problèmes et Jeux d'Esprit

DU NUMÉRO 39.

## ÉCHECS

Solution du problème No 49

BLANCS

NOIRS

- |                     |                      |
|---------------------|----------------------|
| 1 — C 5 F           | 1 — N'importe lequel |
| 2 — Suivant le coup | 2 — Echec et mat     |

x

Nota. — Nous avons donné, dans le dernier numéro, une solution fautive du problème No 48. La voici rectifiée.

BLANCS

NOIRS

- |                       |                      |
|-----------------------|----------------------|
| 1 — F 5 T R           | 1 — R 7 R            |
| 2 — D 4 F R           | 2 — N'importe lequel |
| 3 — D suivant le coup | 3 — Echec et mat     |

x

## PROBLÈME No 303

Pois — Son.

x

## PROBLÈME No 304

CONSONNES

ÉPITAPHE DE SARRASIN

Pour écrire en styles divers,  
Ce rare esprit surpassa tous les autres ;  
Je n'en dis plus rien, car ses vers  
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

PELLISSON.

VOYELLES

Mon imitation n'est point un esclavage ;  
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois,  
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.

LA FONTAINE.

CONSONNES ET VOYELLES

On sait un peu de tout quand on a voyagé

x

## PROBLÈME No 305

Faine — Geste — Maire — Parti — Tapis.  
Ain — Est — Air — Art — Api.

## UN MODÈLE D'ÉCONOMIE



Lui. — Comme on s'aperçoit que l'hiver va bientôt finir.

Elle. — Pas encore et quoiqu'il fasse aussi beau aujourd'hui qu'un jour de printemps, si tu m'en crois, tu profiteras du bon marché exceptionnel des fourrures (chez STE MARIE, tu sais bien 1499 Rue Ste-Catherine, et tu t'achètera un beau capot en chat sauvage, tu l'auras à meilleur marché.

Lui. — Ma petite femme, tu es un modèle d'économie. Allons donc chez ce STE-MARIE.

## PROBLÈME No 306

M a y e R  
O r o s E  
U h l a N  
C a l m A  
H u m e R  
E d r e D

x

## PROBLÈME No 307

Le comble de l'habileté pour un barbier c'est de raser son ombre.

x

## PROBLÈME No 308

Raison — Cause — Chose — Poison — Emphatique —  
Panique — Héros — Funestes — Gestes — Chevreaux.

x

## PROBLÈME No 309

P E R C A L E  
A C H A Z  
E T A L E  
L U C R E C E  
P R A L I N E  
E N L E V E R  
C L E M E N T  
B A L A D I N  
G R O G N E R  
E T E N D R E  
M I N E R V E

x

Ont trouvé les solutions du No 38.

## ECHECS (Problème No 48)

MM. F. Weber, Asselin, E. Genin (Montréal).  
Autre solution juste : G. M. A. M. G. (Montréal) ;  
A. Barbier (Ottawa).

## JEUX D'ESPRIT (Problèmes de 297 à 302.)

Ont trouvé 6 solutions : MM. Valdé, Rosa, G. M. A. M. G., Jean Canada (Montréal).  
Ont trouvé 5 solutions : Primevère, Muguet des Bois (Montréal) ; Eva Héroux (Yamachiche).  
A trouvé 4 solutions : Marguerite des Prés (Québec).  
A trouvé 3 solutions : Sphinx d'Ottawa.  
A trouvé 1 solution : Marie Aynong.

## Petite Correspondance

Marguerite des Prés (Québec). — Réponse à votre demande dans l'avis placé en tête des Jeux d'Esprit.

J. C. W. A. (Montréal). — Même réponse.

Primevère. — Quelques unes de ces pièces sont parues, les autres sont ajournées.

Miss Terre. — C'est actuellement Madame la Vicomtesse d'Aulnay qui fait le Courrier des modes. Les suggestions que vous nous avez adressées relativement aux concours (Questions et réponses) sont à l'étude.

Mme McH. (Montréal). — Même réponse que ci-dessus.

Amicus. — Veuillez je vous prie nous donner votre nom et adresse. Il est de principe au SAMEDI de ne rien publier sans savoir le nom de l'auteur. Il est bien entendu que cela est pour nous seuls.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE

## CRIME D'ORGÈRES

Par LOUIS LÉTANG

TROISIÈME PARTIE

LE FAUSSAIRE

IV — LA LIASSE B-135

(Suite.)

—Il me hait, mon général.

—Pourquoi ?

Edouard donna les raisons de la jalousie de son chef. Elles étaient, d'ailleurs, connues au ministère.

—Oui, je sais. M. Allevard est un d'homme d'honneur qui ne ferait rien contre vous s'il ne croyait pas avoir des raisons suffisantes pour cela. Dites-moi, vous avez emporté quelquefois des pièces du ministère ?

—Une seule fois, mon général.

—Quel jour ?

—Hier.

—Pourquoi ?

—Je dois me marier samedi prochain. Ma fiancée m'avait prié de lui consacrer une partie de la journée. Je demandai la permission à mon chef de service de m'absenter du ministère ; M. le colonel Allevard accueillit fort mal ma requête et me fit entendre qu'un travail dont j'étais chargé, relatif aux tourelles belges, était d'une urgence extrême...

—Mais non... une satisfaction critique et d'ordre mathématique pour nous autres, qui avons mieux, purement et simplement...

—C'est ce que je pensais, mon général, mais je n'avais qu'à m'incliner devant les exigences de mon supérieur. J'offris de terminer mon étude pour le lendemain, en prenant sur la nuit le temps de ma demi-journée de service. M. Allevard accepta, et de son consentement, j'emportai chez moi le dossier des tourelles. Vous le connaissez, mon général, et vous savez que les pièces qui le composent sont dans le domaine public.

—Parfaitement.

—Je le rapportai ce matin avec mon travail achevé et le remis à mon collègue Guénard qui tient les archives de la direction et qui la réintégra à sa place de deuxième catégorie, aux rayons de notre grande bibliothèque de là-haut...

—Oui. Très bien. Ceci n'est important que comme coïncidence. Mais est-ce que vous veniez quelquefois ici ?

—Jamais, mon général. Mes relations avec le colonel Allevard étaient trop peu agréables pour m'y attirer.

—Bien. C'est entendu. Alors, comment expliquez-vous la disparition de la liasse B-135 ?

—Je ne l'explique pas, mon général.

Les petits yeux clairs du général Rolland n'avaient pas quitté un seul instant pendant cet interrogatoire la physionomie du jeune capitaine, et il y distinguait les signes de l'honneur caractéristiques et si accentués que sans qu'il en fit rien paraître, il éprouvait une sorte d'embarras mêlé de pitié à poursuivre son interrogatoire. Il hésita une seconde, puis, s'abandonnant à la pensée généreuse qui le hantait :

—Allons, mon pauvre ami, fit-il avec un geste encourageant, dites-moi tout ce que vous avez sur le cœur. C'est un camarade qui vous écoute.

—Ah ! mon général, merci pour cette bonne parole. Vous me rendez la vie ! On a été si dur pour moi, si injuste ! Oui, j'ai des choses sur le cœur qu'il faut que je dise, que je crie ! Ah ! Dieu ! un traître ! moi ! Ils ne savent donc pas que mon père, un soldat de Crimée, m'a mis dans les veines une adoration farouche pour la patrie, pour la France ; que tous mes rêves d'enfant n'étaient faits que de ses victoires et de sa glorification ! que j'ai été élevé par un prêtre et un officier, un héros de Sébastopol, le commandant Berthier celui-ci, et que tous deux ont fondu en moi le culte si différent qu'ils rendaient à la patrie ; que tous mes désirs, tous mes espoirs, sont tendus vers un but unique : pouvoir être utile à mon pays, pouvoir lui rendre peut-être, en un jour de péril, quelque service éclatant, telle est mon ambition !... C'est pour cela que je suis entré dans l'armée, c'est pour cela que depuis douze ans j'ai travaillé de toutes mes forces pour tenir mon rang dans le combat scientifique engagé avec l'ennemi, ce combat dont l'issue aura une influence décisive sur la prochaine guerre ! Mon travail, mes efforts, conti-

nua Darbois avec une exaltation croissante, ont été récompensés au-delà de mes mérites. Je n'ai pas passé par les grandes écoles et je suis capitaine avant trente ans ! Qu'ai-je à demander davantage ? Rien. Mon âme est satisfaite, mon cœur plein de reconnaissance. J'ai servi mon pays, mon pays me comble de bienfaits. Et, c'est cette âme orgueilleusement satisfaite, ce cœur reconnaissant, tout cet être vibrant d'amour pour la France qui aurait fait ce... cette chose infâme !... Oh ! Dieu !... Pourquoi !... Comment !...

Le général Rolland était très ému ; il prit la main de Darbois et la serra.

—Evidemment, évidemment, mon cher Darbois, cette accusation est absurde. Loin de moi la pensée de vous croire coupable un seul instant. Mais il y a des faits... des allégations... un mystère à éclaircir... Aidez-moi et nous parviendrons assurément.

—Ah ! de toutes mes forces, mon général !

—D'abord ce point de la lettre de dénonciation... Vous allez vous marier, Darbois, et l'on a dit que vous aviez besoin d'argent.

—C'est faux. J'allais me marier en effet ; ma fiancée, Mlle Blanche de Briaïs, possède une fortune considérable et je n'ai aucun sacrifice personnel à faire. C'est un mariage d'amour, mon général, le dénouement d'une idylle commencée dans les Alpes. Nous avons résolu de procéder avec la plus grande simplicité et les seuls cadeaux acceptés par Mlle de Briaïs ont été quelques fleurs et l'alliance d'or que le prêtre devait bénir samedi. Mes pauvres économies d'officier sans fortune ne sont même pas entamées.

—Mais alors, vous avez des ennemis acharnés à votre perte ?

—Oui, répondit gravement Edouard

—De lâches ennemis qui ont intérêt à ce que Mlle de Briaïs ne soit pas ma femme et qui deux fois déjà ont attenté à ma vie.

—Que me dites-vous là ?

—La vérité, mon général. J'ai jusqu'à ce jour gardé le secret sur ces attentats pour ne pas mettre en cause la famille, oh ! bien étrange ! qui en raison d'une parenté non légale et par alliance, a recueilli Mlle de Briaïs à la mort de ses parents, mais toutes mes résolutions tombent devant le troisième attentat dont je suis l'objet, plus abominable que les deux autres. Cette fois, je suis frappé et la blessure qu'ils m'ont faite ne se guérira peut-être jamais. Il est nécessaire que je parle, je parlerai devant vous.

Et Edouard Darbois exposa loyalement sa situation vis-à-vis de la famille de Raïsmes et raconta tout ce qui s'était passé dans les Alpes : le pont scié sur le torrent, la chute du rocher dans les gorges des Aubrées, le coup de fusil de Moreau et les mystérieux événements du château de Raïsmes.

—Avez-vous des preuves matérielles de ce que vous me dites ? demanda le général ému de ces révélations.

—Assez pour vous convaincre et cela suffit à ma conscience ; le soldat Moreau dont je vous ai parlé pourra confirmer mon récit en ce qui le concerne ; les hommes de la demi compagnie que j'avais l'honneur de commander là-bas, également.

—Bon ; je recueillerai leurs témoignages. Mais écoutez, Darbois, nous voilà bien loin des choses qui nous intéressent plus particulièrement : la liasse B-135 ?...

—Hélas ! non, mon général. Je vous ai fait part de ce que j'avais à craindre de M. Gaston de Raïsmes et de son oncle Frank Hilson. Gaston est mon rival, il craint d'être déshérité par son père et veut s'assurer la fortune de Mlle de Briaïs. J'ai la conviction absolue, mon général, que le guet-apens dans lequel je suis tombé, quatre jours avant mon mariage avec Mlle de Briaïs, est l'œuvre de ces deux hommes : Gaston de Raïsmes et Frank Hilson.

—Bien oui, mais ce n'est qu'une conviction morale et qui vous est propre. Je vois bien l'intérêt que ces personnes peuvent avoir à vous déshonorer pour créer un motif d'opposition au mariage projeté ; il me faudrait cependant, pour partir sur cette piste, une présomption, quelque chose.

—Mon général, MM. Gaston de Raïsmes et Frank Hilson sont les amis de cercle du colonel Allevard et ils viennent quelquefois le prendre à son bureau.

—Le général Rolland sauta sur sa chaise.

—C'est vrai, ce que vous dites-là ?

—Je n'ai jamais menti et je tiens l'affirmation de mon camarade Massias, capitaine d'artillerie. Pardon de vous faire cette sorte de dénonciation. J'aurais voulu qu'elle vint d'un autre, mais l'horrible accusation qui pèse sur ma tête me dispense des délicats scrupules qui m'arrêteraient en toute autre circonstance.

—Ah ! diable ! Ah ! diable ! répétait le général Rolland qui s'était levé et qui marchait à grands pas dans le cabinet, les deux mains derrière son dos.

Il revint se planter devant Edouard.

—Et comment a-t-on trouvé chez vous, dans votre secrétaire, la liasse B-135 ?

—J'affirme, mon général, que ces papiers ne se trouvaient pas là lorsque je partis à neuf heures moins cinq minutes.

—Ah !

—D'ailleurs lorsqu'un traître de métier met une adresse comme

Si vous Toussez, prenez LE BAUME RHUMAL.

- 25 cts la bouteille, en vente partout

celle de M. Francis Merz sur une enveloppe contenant des documents aussi précieux, d'une importance aussi capitale, il ne laisse pas ça chez lui dans un tiroir ouvert.

—Hum ! Oui... Peut-être... Mais, comment cette adresse et la lettre accompagnante sont-elles de votre écriture ?

—J'affirme, mon général, que cette écriture merveilleusement imitée n'est pas la mienne !

—Voilà un faussaire dans l'aventure, maintenant !

—Oui, mon général.

—C'est très compliqué, tout ça, Darbois, très compliqué.

Et sans attendre la réponse de Philippe, il tourna le dos et reprit sa promenade saccadée. Il était décidément très ennuyé le général Rolland. Homme calme, habitué à la morne tranquillité du bureau, il avait l'horreur de tout ce qui venait troubler sa quiétude. Et cette affaire-là menaçait de le troubler énormément. Si encore il n'avait pas eu d'estime et de sympathie pour le capitaine Darbois, cela ne lui eût coûté que deux ou trois ordres à donner et un rapport au ministre. L'accusé se serait débrouillé.

Mais il n'y avait pas à dire, ce jeune capitaine plein d'avenir dont les notes étaient peut-être les meilleures de toute l'armée l'intéressait ; son accent était si sincère, sa physionomie si loyale, sa parole si honnête. Allons, il fallait faire un effort et prendre une attitude dans cette affaire :

—Au diable ! Au diable ! grommelait-il d'un air bourru en prenant cette résolution.

Il alla vers la porte et l'ouvrit.

—Prévenez M. Allevard que je désire lui parler, dit-il au garçon de bureau.

Et pendant que celui-ci allait quérir le lieutenant-colonel qui promenait sa méchante humeur dans les bureaux du premier étage, le général vint dire à Darbois.

—Vous pouvez vous vanter de me donner de la tablature, vous !

—Est-ce ma faute ? fit doucement Philippe.

—J'espère bien que non ! Sans ça !...

Mais Allevard entra :

—Dites-moi : la liasse B 135 était à sa place avant-hier soir ?

—Oui, mon général. C'est un point très précis de mon rapport. Ayant eu à mettre une nouvelle pièce dans la case B, j'ai constaté que rien ne manquait à ce moment-là.

—Bon. La soustraction n'a donc pu avoir lieu que dans la journée d'hier ?

—Assurément.

—Eh bien ! des personnes étrangères au ministère ont-elles pénétré ici, hier ?

—Je... Je ne pense pas, mon général...

—Avez-vous reçu une visite quelconque.

—Une visite ! Ah pardon... Je me souviens que deux amis sont venus me prendre vers quatre heures... en voiture... Mais ils ne sont pas entrés dans mon bureau... je ne crois pas.

—Il faudrait être sûr... La chose a quelque importance...

Et le général, que les hésitations du lieutenant-colonel avaient mal disposé, devint brusque, cassant.

—Appelez-moi votre garçon de bureau.

Rouge, prêt à suffoquer, Allevard obéit. Le garçon de bureau se présenta ; c'était un ancien cuirassier, raide, pesant, tout à la discipline militaire.

—Des civils sont-ils entrés dans ce cabinet, hier soir ?

—Oui, mon général.

—Combien ?

—Deux.

—A quelle heure ?

—Quatre heures moins un quart.

—Sont-ils restés longtemps ?

—Trois ou quatre minutes.

—Bien. Merci.

L'employé fit demi-tour.

—Est-ce exact, monsieur Allevard ?

—Oui mon général. Je me souviens bien maintenant.

—Quels sont les deux amis que vous avez ainsi reçus ?

—Deux gentlemen du meilleur monde : M. Gaston de Raismes et son oncle Frank Hilson !

Le général Rolland tressaillit et enveloppa d'un regard aigu Allevard et Darbois. Il fit un tour de promenade dans le cabinet en répétant son exclamation favorite ;

—An ! diable ! ah ! diable ! Diable ! diable et diable !

Puis revenant directement sur le lieutenant-colonel.

—Voilà où nous en sommes monsieur Allevard : votre ami de Raismes est précisément le rival du capitaine Darbois ! Et ce monsieur, paraît-il, a grand intérêt, veut à tout prix empêcher le mariage de celui-là ! Le saviez-vous ?

—Non, mon général. Mais la parfaite honorabilité de M. de Raismes est hors de doute. S'il a franchi le seuil de ce cabinet, c'est en ma compagnie et...

—Hé ! morbleu ! vos amis auraient bien pu vous attendre dehors !

Avec cette coïncidence, nous voilà dans un joli pétrin ! Enfin, il faut en sortir. Je vais tâcher de voir le ministre le plus tôt possible. En attendant pas un mot. Si les journalistes apprenaient quelque chose et glosaient là-dessus, nous serions dans de mauvais draps. Vous, Allevard, vous vous tiendrez à ma disposition dans votre appartement, sans sortir ni recevoir personne...

—Ce sont des arrêts, mon général.

—Comme vous voudrez. Vous, Darbois, je vais vous conduire moi-même pour éviter tout mouvement anormal qui pourrait éveiller la curiosité. Qu'on m'aille chercher une voiture.

Et le général Rolland, tout bouleversé d'avoir été obligé de sortir de son caractère pacifique, essuya son front mouillé de sueur et s'en alla respirer un peu d'air frais du côté de la porte. Quand la voiture fut arrivée :

—Venez, Darbois, dit-il avec un appel de la main.

Ils montèrent tous deux.

—Où faut-il vous conduire, mon général ? demanda le cocher.

—Je vous le dirai en route.

Et la destination qu'il donna une minute plus tard fut la prison militaire du Cherche-Midi.

Le procédé du général Rolland à l'égard de Darbois était extrêmement délicat et le jeune officier lui en sut un gré infini. Mais quand il fut parti après lui avoir dit de son ton bourru, " Allons, courage ! " quand il fut seul dans la petite chambre qu'on lui avait donnée, quand par la fenêtre grillée il aperçut les hautes murailles de la caserne-prison et les sentinelles, baïonnette au canon, qui gardaient les portes, toute son énergie se fondit, tout son courage tomba.

Il s'assit sur le petit lit étroit qui, avec deux chaises et une table, composait tout le mobilier de la chambrette et de douloureuses pensées l'assaillirent. En être réduit là, lui, l'honneur même, le soldat au cœur ardent, le patriote fanatique ! Grand Dieu ! si son père et sa mère allaient connaître l'accusation infamante qui pesait sur lui avant qu'il s'en fût lavé ! Et Blanche, sa douce fiancée ! Et il eut si mal qu'il éclata en sanglots. Pour qu'on ne l'entendit pas des cellules voisines, il enfouit sa tête dans les draps du lit et demeura immobile, le corps secoué de frissons.

#### V.— QUI VEUT LA FIN, VEUT LES MOYENS.

Le soir de ce même jour, vers vers cinq heures et demie, Gaston de Raismes et l'oncle Frank étaient attablés à la terrasse du café Américain, fumant des cigarettes et sirotant un apéritif. Paris jouissait de l'été de la Saint-Martin, ce bienfaisant souvenir des beaux jours avant la neige et les frimas, et les promeneurs encombraient le boulevard. Les camelots passaient devant les cafés, leur marchandise, faisant des offres, montrant des montres d'argent à trente sous, de larges albums du Salon à quatre-vingt-quinze centimes, des images, des chansons, des piles de volumes défraîchis à des prix invraisemblables ; quelques-uns commençaient à offrir la première édition des journaux du soir.

—Est-ce que ça été dur au journal demanda Gaston en se penchant à l'oreille de Frank.

—Dame ! assez. J'offrais mille balles pour que... petit article passât ; le directeur avait la frousse... voulait rien faire à moins de deux mille. Reçoit subsides de la sûreté générale tu sais... avait peur de perdre la clientèle. Mais subsides à espérer... maigres... besoin d'argent... pressant... a transigé pour quinze cents. Tout mon gain d'hier soir au cercle.

—Je te rendrai ça.

—Espère bien.

—Es-tu bien sûr que tout a marché selon nos désirs là bas.

—Absolument. Ai passé ma demi-journée à certaine fenêtre du Cercle de l'Horticulture du Boulevard Saint-Germain, où j'ai mes entrées... donne précisément sur débouché de la rue de Bourgogne... vu tout le manège. Ils ont fait la chose sans éclat, mais ça y est bien. Le journal peut paraître.

—Euh ! euh ! pourvu que l'aventure ne tourne pas contre nous.

—Comment-se pourrait-il ?

—Si l'autre nous met en cause.

—Difficile à débrouiller. Trop compliqué pour gens du ministère. Comprendrons rien. Puis Allevard nous couvrira.

—Bon. Ne parlons plus de ces choses. Et attendons.

Ils s'occupèrent exclusivement du va-et-vient des promeneurs. Soudain ils se touchèrent du coude. Un crieur glapissait devant le café !

—Le *Vigilant* vient de paraître. Demandez son curieux numéro. *Le scandale du ministère de la guerre ! La trahison d'un officier français !* Terribles révélations ! Cinq centimes ! Un sou ! Demandez le *Vigilant* !

Une nécessité de la publicité malsaine est de faire crier chaque jour par les vendeurs des feuilles à scandales des titres à grand effet ; on achète la marchandise une fois, deux fois, on est volé, on ne s'y laisse plus prendre, et les camelots s'époumonnent ordinairement au milieu de l'indifférence publique.

Un lieutenant d'artillerie se trouvait en ce moment à la terrasse de l'Américain. D'un signe impérieux il appelle le vendeur.

—Donnez ! fit-il.

—Voilà, mon officier.

Le lieutenant parcourut d'un trait l'article qui s'étalait en première page.

—C'est une infamie ; cria-t-il après avoir lu.

Et mettant la main sur le paquet de journaux que le camelot tenait sur son bras :

—Combien en as-tu de ces saletés-là ?

—Un cent, mon lieutenant.

L'officier lui jeta une pièce de cinq francs.

—Je prends tout et ne te conseille pas d'en rapporter d'autres. Tu te feras coffrer.

L'autre cynique, et affectant de saluer très bas :

—Bien au contraire, mon lieutenant. Je cours chercher un autre paquet. Du moment que l'affaire est bonne et que la vente marche, faut chauffer et ferme ! Tant que ça durera, on gagnera sa vie !

—Eh bien ! ça ne durera pas longtemps !

Et l'officier, quittant précipitamment sa place, traversa la chaussée et se jeta dans une des voitures de place qui stationnaient à cet endroit du boulevard. Mais l'incident avait été très remarqué. Les paisibles consommateurs avaient dressé l'oreille et un rassemblement de badauds commençait à intercepter la circulation. Aussi quand un deuxième vendeur de la feuille scandaleuse parut :

—Demandez le *Vigilant* ! Le secret de la poudre sans fumée vendu ! Le nom du coupable ! Son arrestation !

Ce fut une bousculade. On s'arracha les numéros. Et le nom, le fameux nom fut instantanément sur toutes les lèvres ; Edouard.

—Hein ! fit Gaston qui avait acheté en bloc, sans qu'ils fussent pliés, une dizaine de numéros, hein, Frank mon bon, notre prose produit son petit effet !

—Chut murmura l'autre.

Et, prudemment, ils payèrent leurs consommations et quittèrent le café.

Pendant qu'ils remontaient le boulevard, satisfaits, triomphants, le mouvement de curiosité se continuait et les vendeurs exploitant la veine, se multipliaient, ne se contentant plus de crier les titres, chose défendue, mais détaillant l'article et l'envenimant encore d'appellations grossières. Cela dura une grande heure. Jamais le *Vigilant* ! n'avait été à pareille fête. Cinq ou six mille numéros s'enlevèrent avec une rapidité merveilleuse. Puis, tout à coup, une nuée d'agents se répandit sur les deux côtés du boulevard, les vendeurs furent prestement délestés du papier qui leur restait sur les bras et le *Vigilant* cessa de révolutionner les Parisiens, sortis de leurs maisons principalement pour jouir de la belle et froide nuit d'été factice que Saint Martin daignait leur octroyer. Le ministère, averti, avait fait agir la préfecture de police.

Cependant Gaston de Raismes et l'oncle Frank, au bras l'un de l'autre, le cigare aux lèvres, avaient atteint la Madeleine.

—Où dines-tu demanda Frank.

—Je n'en sais rien. Pas à ma maison assurément. Tout y est trop détraqué. Mais je vais y passer cependant.

—Pourquoi ?

—Tiens ! C'est tout indiqué. Afin de faire part, oh ! très douloureusement, à ma chère petite cousine Blanche de Briais de l'aventure désagréable qui vient d'arriver à son fiancé, M. le capitaine Darbois !...

—Heu ! Heu ! gloussa l'oncle Frank, scène intéressante... oui... intéressante... Mais prends garde... exaspère pas... Pas besoin... cette petite fille dans nos jambes. Dangereux... peut-être...

—Bah ! me prends-tu pour un imbécile ! Je vois bien la scène à faire, sois tranquille. Une scène d'amoureux mélancolique qui gémit des rigueurs farouches de la destinée et qui tâche d'en profiter. Je la jouerai bien va, car j'y serai très sincère et très vrai.

—A cause de ça... ai peur que tu t'emballes.

—Sois tranquille.

—Bon. Où te retrouverais-je ?

Gaston réfléchit une seconde, et désignant le restaurant qui fait le coin de la rue Royale :

—Tiens, là, chez Durand, dans une petite heure.

—Veux bien.

—Entendu.

Gaston lâcha le bras de l'oncle Frank et se dirigea vers l'hôtel de Raismes. En d'autres circonstances il eût pris une voiture, mais il sentait le besoin de réfléchir et d'arrêter d'avance en lui-même les termes de la déclaration qu'il allait faire à Mlle de Briais. Ce fut d'un pas de promenade qu'il remonta l'avenue des champs-Elysées.

Arrivé chez lui, il gravit avec la même lenteur les escaliers et sonna à la porte de l'appartement de Blanche. Ce fut Jeannine qui vint ouvrir. La présence de Gaston était si extraordinaire que la fidèle Lorraine eut un geste d'étonnement que Gaston ne parut pas remarquer.

—Jeannine, dit-il, ma cousine peut-elle me recevoir ? J'ai une nouvelle assez importante à lui communiquer.

—C'est que... mademoiselle est très occupée... répondit-elle avec embarras... Mais... cependant, je vais avertir mademoiselle.

—Je vous en prie, Jeannine.

Et Gaston avait un air si grave que Jeannine émue fit entrer le jeune homme et courut apprendre l'événement à sa maîtresse. Gaston s'installa dans un fauteuil et attendit philosophiquement, un demi-sourire sur ses lèvres roses de joli garçon extrêmement soigné.

Mlle de Briais fut bien cinq minutes sans paraître. La visite de Gaston la surprenait au milieu de ses préparatifs qui donnent tant de tablature et de délicieuses émotions aux jeunes filles à la veille du mariage : les toilettes à essayer, toute la lingerie à revoir, les chapeaux à bien assortir, les rubans, les dentelles, les bijoux, toutes ces milles choses très savantes et très encombrantes à ranger dans des boîtes et des cartons...

—Que peut-il bien vouloir ! avait dit Blanche.

—Je ne sais, maîtresse, mais il a l'air tout sérieux, tout sombre.

—Mon Dieu ! s'il venait m'apprendre quelque malheur !

—Que pouvez-vous craindre... maintenant si près du bonheur ?...

—Hélas ! ma chère Jeannine, ce Frank Hilson est capable de tout... son neveu aussi...

—Ils n'oseront s'attaquer à votre fiancé.

—Ah ! si Edouard était là, je n'aurais pas peur, va ! Ni pour moi ni pour lui. D'un regard il les ferait rentrer sous terre ! Mais je suis seule encore...

Le joli visage de Blanche de Briais, tout à l'heure radieux, refléta les sentiments d'inquiétude qui venaient de naître dans son âme. Elle eut promptement un geste de résolution et dit :

—Vous allez rester là, Jeannine. Si j'ai besoin de vous je vous appellerai.

—Oui mademoiselle.

Et la jeune fille se dirigea vers le salon où son cousin de Raismes attendait. En la voyant entrer, Gaston se leva et la salua avec une affectation de respect attristé.

—Je vous remercie, ma chère cousine, dit-il aussitôt, d'avoir bien voulu me recevoir.

—Vous avez une nouvelle importante à m'apprendre ?

—Mon Dieu ! oui. Mais avant d'en arriver là, voulez-vous me permettre quelques mots ?

Blanche fit un geste ennuyé.

—Oui, reprit-il, je sais que ma présence vous est désagréable et que vous me supposez à tort des sentiments d'hostilité qui ne sont pas dans mon cœur. Je souffre beaucoup, je vous le jure, mais j'ai eu, et je continuerai à l'avoir, la force de refouler cette souffrance au plus profond de moi-même. Mon malheur a été de me méprendre sur le caractère de l'ardente affection que j'éprouvais pour vous. Vous étiez une toute petite fille, Blanche, lorsque vous vîtes dans notre maison, moi, j'étais déjà un grand garçon. C'est en gamine que je vous traitai d'abord, en camarade dont j'étais un peu jaloux ensuite. Puis vous avez grandi, vous êtes devenue femme, la plus adorable, la plus divine de toutes les femmes. La métamorphose s'est produite soudain et quand, après une absence de quelque six mois, la vérité m'est apparue, quand mes impressions d'adolescent se sont...

—Soit, interrompit Mlle de Briais, avec une impatience mal dissimulée, j'imagine, n'est-ce pas, que ce n'est nullement pour m'exposer la succession de vos états d'âme que vous m'avez demandé une entrevue ce soir ?

Gaston eut une crispation nerveuse, mais il se contint et continua avec un sourire forcé, de la voix languissante qu'il avait prise au début :

—Non, assurément. Je me suis déclaré trop tard. Ce sera le désespoir de ma vie. N'en parlons point. Mais vous me rendrez cette justice, ma cousine, que depuis votre engagement avec M. Darbois je ne vous ai point fatiguée de mes regrets et de mes doléances. Vous connaissant, j'ai compris que mon amour était condamné à jamais sans espoir, et je me suis éloigné de votre chemin.

Mlle de Briais n'était point du tout convaincue que le neveu de Frank Hilson eût accepté avec tant de philosophie sa situation de prétendant repoussé. Elle avait toujours en elle l'horreur des brutalités dont elle avait été victime lors du coup de mine qui avait jeté un coin de montagne dans la vallée des Aubrées ; Edouard ne lui avait rien fait connaître des attentats dirigés contre lui, mais certaines paroles, certaines exhortations de son fiancé avaient éveillé dans son âme de sourdes inquiétudes. Gaston mentait. Elle le sentait, elle en avait la conviction absolue. Mais comment l'arrêter par une dénégation méprisante avant qu'il eût exposé le but de sa visite, but qu'elle appréhendait redoutable.

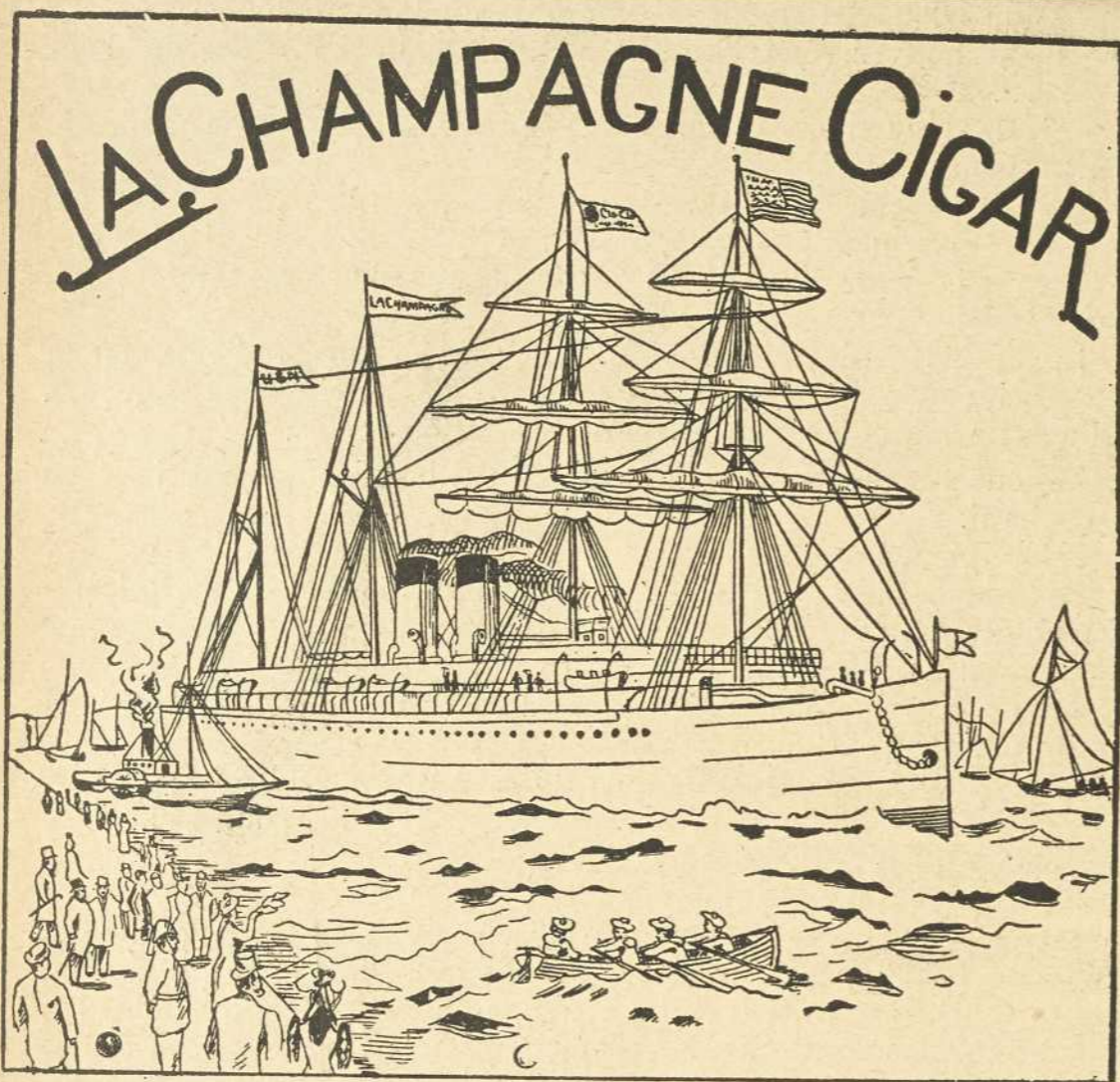
Blanche ne releva pas les dernières paroles de Gaston et elle attendit.

# Fumez

 **Insistez pour les avoir**

- Les Cigares et Cigarettes "Sonadora" . . . . . 15c.
- Les Cigarettes "Royales" Turques . . . . . 15c.
- Les Cigares et Cigarettes "Crème de la Crème" . . . 10c.
- Les Cigares et Cigarettes "La Fayette" . . . . . 5c.
- Les "Cheroots" . . . . . 5 pour 10c.

J. M. FORTIER, 141 a 151 Rue St-Maurice, Montreal



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.

Jan 96.

## "Le Monde"

Est un des rares journaux de Montréal qui s'attache à bien

**RENSEIGNER SES LECTEURS**

et à ne publier que des

**NOUVELLES VRAIES**

S'adresse à toutes les classes bien pensantes . . . . .

Il suffit de le lire une fois pour l'adopter de préférence.



### MAGNIFIQUE ROMAN

## LE FILS DE L'ASSASSIN

Cet émouvant feuilleton, qui a tenu les lecteurs du SAMEDI sous le charme de ses dramatiques situations, est maintenant en vente.

Il en sera adressé un exemplaire *franco* à toute personne qui nous fera parvenir la somme de

**25 CENTS**

Au-dessus de 400 pages, grand format.

Les timbres postes (canadiens ou américains) sont acceptés.

**ADRESSEZ VOS COMMANDES DE SUITE**

TIRAGE LIMITÉ

**Poirier, Bessette & Cie,**

No 516 Rue Craig

**MONTREAL**

## La Fontaine de Jouvence

### RETROUVÉE

Les vieillards rajeunissent.

Les faibles reprennent leurs forces et

La force vitale est restaurée.

L'espérance renaît partout et

La vie vous apparaît sous des horizons nouveaux.

Avez-vous mené une vie régulière?

Le besoin de forces nouvelles se fait-il sentir?

Voulez-vous vous rajeunir?

Envoyez-moi votre adresse et je vous écrirai personnellement, vous indiquant le moyen par lequel je me suis rajeuni. C'est un remède efficace et simple.

THOMAS SLATER, Boite 1444, Kalamazoo, Mich., U.S.  
Envoyez timbre pour réponse.

### VOULEZ-VOUS RIRE ?

OUI—Eh bien

## ABONNEZ-VOUS AU ... CANARD

Journal Humoristique Illustré

Abonnement: - 50 Centins

Payable d'avance

S'adresser à

**A. P. PIGEON**

ADMINISTRATEUR

1786 RUE STE-CATHERINE

MONTREAL

## THEATRE ROYAL

Semaine commençant lundi, le 2 mars.  
Après-midi et soir.

THOS. H. DAVIS et WILLIAM T. KEOGHS

La grande Comédie-Farce et Cyclone

### "RUSH CITY"

Une histoire de rire . . .

. . . Grande Scène du Cyclone . . .

. . . Effets Electriques et Mécaniques

Parmi les artistes: Les célèbres G. T. Marion et E. J. Hefferan et une foule d'autres.

Admission: 10c, 20c et 30c. Sièges réservés 10c extra. Plan de la salle au théâtre de 9 hrs du matin à 10 hrs du soir.

La semaine prochaine: *Side Walks*.

## QUEEN'S THEATRE

TOUTE CETTE SEMAINE

Une semaine de Chant et Musique. La reine reconnue de l'opéra comique,

### CAMILLE D'ARVILLE

et sa superbe compagnie,

70 — ACTEURS — 70

présentant le grand succès de STANGE et EDWARDS.

### Madeleine ou "The Magic Kiss"

L'opéra qui nous a tant causé de plaisirs, le fera encore. Mélodieux, Empoignant, Brillant. Nouveaux costumes, magnifique scènes. Représenté dans tous ces détails, comme à New York 20 semaines, Boston 22 semaines, Philadelphie 10 semaines, Chicago 10 semaines.

Une compagnie par excellence: George C. Boniface jr, Horace W. Ravenscroft, W. G. Stewart, Henry Stanley, Alice Gaillard, Hilda Hollins, Maud Hollins, Cute McDonald.

Un chœur de 50 voix entraînées. Orchestre au grand complet.

Prix pour le soir: 25, 50, 75c. Fauteuils d'orchestre centre \$1.50. Fauteuils d'orchestre côté \$1.00. Prix pour matinées: 25, 50, 75c., \$1.00.

Sièges maintenant en vente au théâtre de 10 heures du matin à 10 heures du soir; chez Shaw, 228 rue St-Jacques; chez Sheppard et aux hôtels.

**PAPIER FAYARD et BLAYN**  
GUÉRIT RHUMES Irritats de Poitrine, Influenza, Douleurs, Rhumatismes, Blessures, Plaies.  
Topique excel. contre CORS, ŒILS-de-PERDRIX.—1 l. t. Pharmacies

## Le Moniteur Industriel

FINANCES, ADJUDICATIONS, MOUVEMENT INDUSTRIEL

Prix de l'Abonnement par An

PAYABLE EN SOUSCRIVANT

Union Postale - \$8.00

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS BRUXELLES

16 Rue de Berlin 36 Rue de la Bourse

Directeur, JULES de MEEUS

## EXTRA-VIOLETTE VIOLET AMBRE ROYAL

Véritable et suave Parfum

DE LA VIOLETTE

Nouveau Parfum extra-fn.

Savon, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

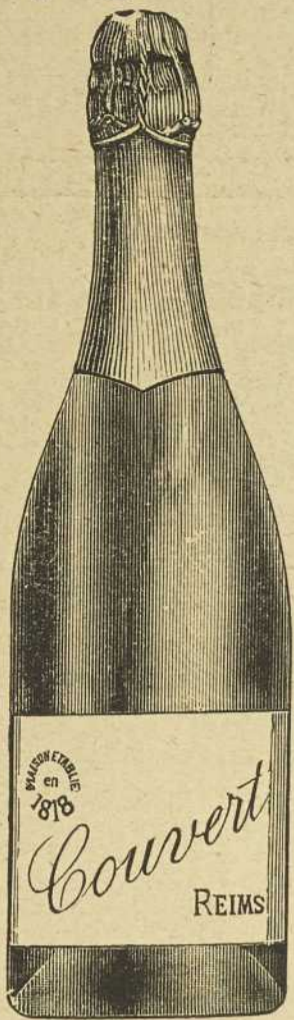
PARIS 29, Bd des Italiens

SEUL INVENTEUR DU

**SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE**

# Champagne Couvert

Exigez le Champagne de cette marque de vos fournisseurs!



Un des meilleurs importés au Canada. Essayez-le!

EN VENTE PARTOUT

... EN GROS CHEZ ...

**LAPORTE, MARTIN & CIE**

Montréal, seuls agents

**VIN DE VIAL**  
 PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA  
 Tonique puissant pour guérir:  
**ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE**  
**ÉPUISEMENT NERVEUX**  
 Aliment Indispensable dans les **CROISSANCES DIFFICILES**,  
**Longues convalescences** et tout état de  
 langueur caractérisé par la perte de l'appétit et  
 des forces.  
**J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.**  
 ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.  
 S'adresser à **C. ALFRED CHOUILLOU**,  
 Agent Général pour le Canada, **MONTREAL.**

## R. WILSON SMITH

Courtier-Financier

Débitures de Gouvernement, Municipales  
 et de Chemins de Fer achetées et vendues.

Placements d'Argent

sur sécurités de première classe toujours en  
 mains.

No 1724 Rue Notre-Dame

MONTREAL

## Liquidation de Faillites

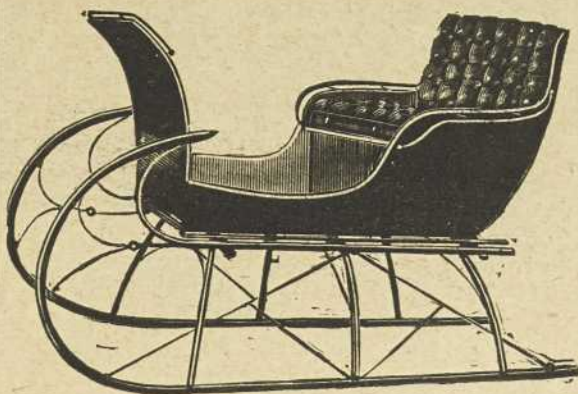
Argent à Preter  
 Achats d'Obligations Municipales

## M. ROMEO PREVOST & CIE

Experts-Comptables, Liquidateurs et  
 Fidei-Commissaires

CHAMBRES 6 et 7, "Bâtisse New-York Life"

MONTREAL



## 200 SLEIGHS

ENCORE A VENDRE

Les fêtes de Noël et du Jour de l'An ont pas  
 sés sans neige, mais nous en aurons et l'hiver  
 n'est pas fini.

**Avez-vous besoin d'un Sleigh ?**

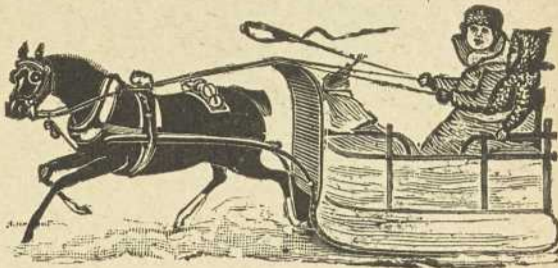
Si oui, voilà votre affaire

VENEZ ET CHOISISSEZ-EN UN ET  
**FAITES VOUS-MEMES LE PRIX**

JE LES AI A VENDRE ET LES VENDRAI - AU PRIX DE L'ENCAN ou autrement  
 Cela vous paiera de venir ou d'écrire.

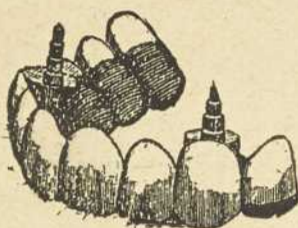
Sleighs à partir de \$10, \$20, \$30,  
 \$40, neufs et de seconde main

CARRIOLLES, SLEIGHS et BERLOTS  
 pour Poney  
 SLEIGHS pour EPICIERS  
 SLEIGHS pour BOUCHERS  
 BOBSLEIGHS, etc., etc.



LE TOUT A VOTRE PROPRE PRIX

**R. J. LATIMER - - 592 Rue St-Paul**



Fausses dents sans palais. Couronnes en or  
 ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.  
 Dentiers faits d'après les procédés les plus nou-  
 veaux. Dents extraites sans douleur par l'élec-  
 tricité et par Anesthésie locale, chez

**J. G. A. GENDREAU, dentiste**

T41 Bell 2818

20 Rue St-Laurent

Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.

DEMANDEZ

## LE BLEU EN FEUILLE

De BONNEVILLE

Le seul ne tachant pas le linge.  
 En vente partout, 12 feuilles pour 10 cents.  
 Si vos fournisseurs n'en ont pas, envoyez  
 10 cents par la malle au No 246 rue St-Jacques,  
 Chambre No 62, et vous le recevrez avec la  
 manière de s'en servir.

IMPRIMERIE

**POIRIER, BESSETTE & CIE**

516 RUE CRAIG, MONTREAL

## Casse-tête Chinois du "Samedi"

SOLUTION DU PROBLÈME No 14



Ont trouvé la solution juste: Mlle Oliva L Baillargeon, M Emile Brosseau, Dame Z Benoit,  
 Mlle Diane S de Carufel, M M O Dufresne, Ernest Geoffrion, Mlle A Hallé, Mme F X Laro-  
 chelle, Mme J Bte Major, MM C Primeau, A Rouette, Delle Lucia Richard, M Charles Smith  
 (Montréal); J A Blanchet (Arthabaskaville); L H Hébert (Chambly Bassin); Mme Octavie P  
 Dion (Jonction St Martin); MM Ed Joanis, M J T Tremblay, (Maniwaki); C O S (Ottawa, Ont);  
 M Alf Pepin, Mlle A Audet (Québec); J B Sirois (Rivière au Loup Station); Delle Léa Blan-  
 chard (Richmond Station); MM E Robitaille, Louis Blais, J A Genest (Sherbrooke); H Cusson,  
 R M J Rocan (St Boniface, Man); Mlle Malvina Geoffroy (St Félix de Valois); Honorius Leduc  
 (St Hilaire Station); H Geo Chabot (St Liboire); A Perron (St Roch de Québec); Dame C  
 Ethier (Ste Scholastique); Isidore Filion (St Jérôme); J N Delisle, fils (Valleyfield); Mlle O M  
 Lamoureux (Waterloo); Mme J A Moreau (Holyoke, Mass); Mlle Louise Hamel, M A Gène-  
 reux (Lawrence, Mass); MM Pierre N Bernard, Evarice Roux, Liboire Cayer, George Bernard,  
 Pierre Chenevert, Delle Olivine Rochette (Lowell, Mass); Mlle Eliza Duhamel, MM M H Tail-  
 lon, M Jos Gendron (Manville, R I); E H Laframboise, E Delorme (Nashua, N H); Mlles L  
 Lange, M Coiron (Nouvelle-Orléans, La); Aimé Lafleur (Taunton, Mass); Dame Blanche Roux  
 (Worcester, Mass); J Dauphinais (Montréal); Oscar Joanis (Maniwaki); J N A Parent, Thomas  
 Caron (Ottawa); Geo Sirois (South Quebec); A D Sicotte (West Farnham); Dlle Rebecca  
 Lebeau (Brighton Park, Chicago); Arthur Dion (New Bedford, Mass); A Rioux (Nashua, N H).

Le tirage au sort effectué entre ces solutions, a fait sortir le nom de M. George Bernard, 161  
 Merrimack Street, Lowell, Mass., auquel est attribué la prime de \$2.50, ou un abonnement  
 d'un an au SAMEDI, pour ce problème.

Solution du No 13 arrivées en retard: O Dufresne, Mlle Clémentine Latouche, J A Lussier,  
 Mlle E Ménard (Montréal); Nap Prud'homme (Hull); B Filteau (Lotbinière); D Lanahan  
 (Magog); Delle C Garipey (Ottawa, Ont); A Marsan (Pont du Sault); Mlle Marguerite Bar-  
 barin (Pont Rouge); Mlle Elzire Langlois, M Fortunat Gingras (Québec); J M Poitras (St  
 François de Salles); Mlle Antoinette Perrault (St Pierre les Béquets); Mlle M L E Lachance  
 (St Roch de Québec); Delle Marie Bouchard (Fall River, Mass); Adolphe Lamothe (Lowell,  
 Mass); J B Lambert (Manville, R I); Mlle Marina Lange (Nouvelle-Orléans, La); Mme Ernest  
 Bertrand, Mlle H Pineault (Bic).

**AVIS** - A partir du prochain numéro il sera distribué 12 primes aux 12 pre-  
 miers noms tirés au sort parmi les solutions justes du Casse-tête Chinois. Cha-  
 cune de ces primes consiste en une épinglette dorée (homme ou dame).

LA

# Société Artistique Canadienne

210 RUE ST-LAURENT

---

## PROCHAIN TIRAGE

11 Mars '96

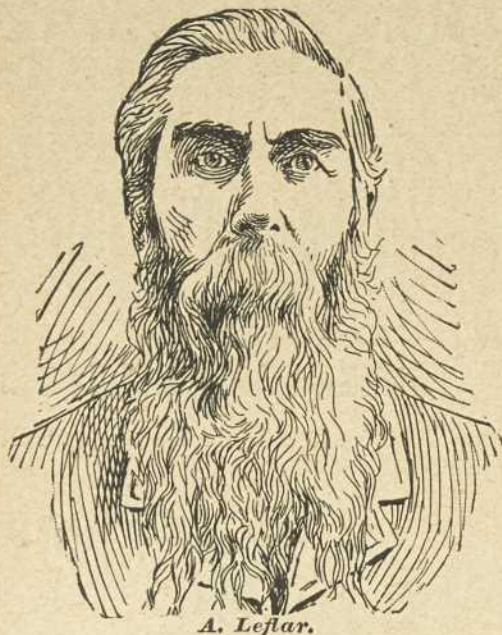
**BILLETS ENTIERS, - 10 CENTS**

---

DISTRIBUTION	Le Numéro	91,670 a gagné le prix de	\$1,000.
	du	do	400.
26 FEVRIER		do	150.

---

**N.B.**—Les tirages ont lieu à la Salle Saint-  
 Joseph, rue Ste-Catherine, à 2 heures.  
 Le public est invité. Admission gratuite.



Résultat d'un  
Rhume Négligé.  
LES POUMONS ATTAQUÉS,

Que les Médecins n'ont pas réussi à soulager,  
Guéris en prenant

**Le Pectoral-Cerise  
d'AYER**

"J'avais contracté un fort rhume qui se porta aux poumons et comme on fait en pareil cas, je l'avais négligé pensant qu'il s'en irait comme il était venu; mais je trouvais après quelque temps que le plus petit effort me faisait souffrir. Alors

**Je Consultai un Docteur**

qui trouva, en examinant mes poumons, que la partie supérieure gauche était fortement affectée. Il me donna de la médecine que je pris suivant l'ordonnance, mais elle ne semblait me faire aucun bien. Heureusement il m'arriva de lire dans l'Almanach d'Ayer, les effets qu'avait produit sur d'autres le Pectoral-Cerise d'Ayer et je résolus d'en faire l'essai. Après en avoir pris quelques doses, je me trouvais soulagé et avant d'avoir fini la bouteille, j'étais guéri."

**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**

La plus haute Récompense à l'Exposition Colombienne.

Les Pilules d'Ayer guérissent l'Indigestion.

**Pour le Bain**



**DE BÉBÉ**

Vous devez vous servir des savons les plus purs. Nous avons un grand choix de ces savons que nous pouvons recommander, ainsi qu'un assortiment complet d'

**ARTICLES POUR BAINS**

ET POUR LA TOILETTE

**LA PHARMACIE NATIONALE**

Téléphone 2628. 216 Rue St-Laurent



COR. C. AIG & BEAUDRY STREETS.

BAIN RUSSE  
" TURC  
" PRIVÉ

LEÇONS DE NATATION

Ouvert depuis 6 hrs A. M. a 10 hrs P. M.  
Dimanche, 6 hrs A. M. a 10 hrs A. M.

Tél. Bell 8025 Tél. des March. 550

**The Edward Cavanagh Co.**

Manufacturiers et Importateurs

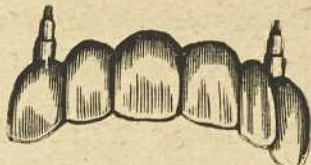
d'Huile, Peinture, Charbon,  
Ferrerie et Quincaillerie

2547 A 2553 RUE NOTRE-DAME

Coin des Seigneurs

MONTREAL

Nouvelle Manière de Poser  
les Dents sans Palais  
DENTS POSEES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

MANQUEZ-VOUS DE FORCES VITALES dans aucune partie de votre organisation ou votre système nerveux est-il affaibli par des imprudences de jeunesse ou aucune autre cause? Ecrivez-moi et dites-moi la cause de vos troubles et je serai heureux de vous apprendre ce qui m'a soulagé lorsque j'avais le plus grand besoin de soulagement; je vous écrirai personnellement et vous enverrai — gratis — la recette du remède qui m'a guéri. Ne remettez jamais au lendemain ce qui peut se faire aujourd'hui. Ecrivez de suite et envoyez un timbre-poste pour la réponse, à THOMAS SLATER, Boite 1444, Bureau de Poste, Kalamazoo, Mich., U.S.

**Un Excellent Journal "**

Parlant de l'excellent journal anglo-allemand,

**THE REVIEW**

de Chicago, La Vérité s'exprime comme suit: "Nous engageons ceux de nos lecteurs qui veulent suivre l'idée allemande en Amérique et qui ne peuvent pas lire l'allemand, de s'abonner à ce journal, The Review, dont l'éditeur est M. Arthur Prouss. Adresse, 145 Schiller Street, Chicago, Ill. Prix de l'abonnement, \$1.50 par année."

—De la Vérité, Québec, 31 août 1895.

50 ANS EN USAGE I

**DONNEZ SIROP  
AUX ENFANTS DU  
D<sup>R</sup> CODERRE**



POUR  
**GUERISON CERTAINE**  
DE TOUTES  
Affections bilieuses,  
Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94



REGISTERED  
TRADE  
MARK.

Confitures  
Gelées  
Marmelades

Garanties  
Fruits et  
Sucre Granulé.

VINAIGRE PUR Garanti sans addition d'acides et fabriqué sous le contrôle du gouvernement.

**MICHEL LEFEBVRE & CIE**

MONTREAL

**Casse-tête Chinois du "Samedi"**

No 16

Nous alluons une prime consistant en une Superbe Epinglette Dorée (homme ou dame) à chacune des douze solutions qui, les premières, seront tirées au sort, parmi toutes celles justes qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 12 mars, à midi.



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: PENOUTE ET BAPTISTE, discutant la question des écoles séparées.

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**ANALYSE INTÉRESSANTE**

De M. JOSEPH BEMROSE, F. C. S., F. I. C., Chimiste  
Analyste, Membre de la Société des Analystes, Membre  
de la Société Pharmaceutique de Londres.

**Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires  
de Montréal (Limitée)**

MESSIEURS — J'ai terminé l'analyse du Cognac Jockey Club  
Carte Or V. S. O. P. et je vous en soumetts les résultats suivants:

GRAVITÉ SPÉCIFIQUE 0.935

Alcool de raisin..... pour cent.....	41.950
Total des matières solides..... pour cent.....	1.903
Eau par différence..... pour cent.....	56.147

100 000

**DÉTAIL DES MATIÈRES SOLIDES:**

Acide acétique..... pour cent.....	0.017
Acide tartrique..... pour cent.....	0.330
Sucre..... pour cent.....	0.673
Cendres..... pour cent.....	0.812
Ethers odoriférants..... pour cent.....	Un soupçon
Alcool amylique ou méthylque.....	Aucun
(et par conséquent pas d'alcool impur)	
Caramel ou sucre brûlé.....	Aucun
Cayenne.....	Aucun
Acide sulfurique.....	Aucun

Cette analyse démontre que ce Cognac est sain et tout a fait approprié aux usages médicaux.

J. BEMROSE, Analyste.

Cette analyse est d'autant plus concluante que M. Bemrose est très apprécié dans le corps médical pour ses capacités techniques et son intégrité absolue.

En conséquence les consommateurs doivent toujours éviter d'acheter un Cognac d'une marque inconnue ou souvent frelaté qu'on leur offre au même prix que le pur Brandy Jockey Club V. S. O. P. qui se vend à \$1.25 la bouteille dans toutes les bonnes maisons de vins et d'épiceries.

Les détailliers qui manquent en stock de cet excellent Cognac apprécié par les consommateurs le trouveront dans toutes les bonnes maisons de gros ou chez les agents pour le Canada,

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires de Montréal (Limitée)  
87 et 89 RUE ST-JACQUES, MONTREAL